... N° 2 Décembre 1918

LE SEMEUR



Le Numéro : 75 centimes

SOMMAIRE :

PARIS

41, RUE DE PROVENCE, 41

//

LE SEMEUR

est l'organe des Associations Chrétiennes d'Étudiants de France

Il paraît le 20 de chaque mois, de Novembre à Juillet

DIRECTEUR ET RÉDACTEUR EN CHEF :

Raoul ALLIER

41, Rue de Provence, PARIS



Le Numéro : 0 fr. 75



Prix de l'abonnement : **Cinq francs.**

Pour l'Etranger, *sauf l'Alsace et la Suisse :* Six francs.

Le moyen le plus pratique est de prendre à la poste un **mandat-carte,** *ce qui évite l'envoi d'une lettre.*

Tous les envois d'argent, mandats, chèques, etc., doivent être établis au nom de Mlle Viguier. *Il est important d'observer cette règle.*

Les opinions exprimées dans les articles signés n'engagent que les signataires

LE SEMEUR

21e Année. No 2 Décembre 1918

JEAN, L'AMI DE JÉSUS (1)

A l'époque où Jésus grandissait dans le bassin de montagnes qui environne Nazareth, vivait sur la plage de Génésareth, sans doute au port de Bethsaïde, à côté de Capernaüm, un riche pêcheur du lac de Tibériade qui s'appelait Zébédée. Il dirigeait ses ouvriers, et faisait un commerce de poisson très rémunérateur dans

(1) Nous sommes heureux de pouvoir publier ici quelques pages, inédites en France et qui le seront sans doute quelque temps encore, d'un nouvel ouvrage que publie M. le professeur Alexandre Westphal : *Les Apôtres. — Les disciples de Jésus de Nazareth. — Leurs actes. — Leurs lettres.* Dans un précédent livre, l'auteur a montré comment les quatre biographies de Jésus nous permettent de nous représenter sa vie et le drame de son ministère. Il a voulu reconstruire la suite du siècle de Jésus grâce aux autres livres du Nouveau Testament qui constituent, lorsqu'on les remet en bon ordre, un véritable journal de l'époque. En effet, de tous les écrits du recueil sacré qui suivent nos quatre Evangiles, aucun n'a été rédigé pour la postérité. Tous sont plus ou moins des lettres adressées soit à des personnes, soit à des Eglises particulières, soit à des groupes de communautés. Tous ont jailli des événements de leur temps, s'attachent à des espoirs prochains, répondent à des préoccupations contemporaines. Ils furent à l'origine des œuvres de combat

ces contrées populeuses. Sa femme, Salomé, ardente messianiste, élevait leurs deux jeunes garçons, Jacques et Jean, dans l'amour de la prophétie et dans l'attente passionnée des grandes choses que le Fils de David, espérance de tous les patriotes d'Israël, allait bientôt révéler au monde.

Pour tous les croyants, le jour était proche.

Quand le bruit parvint jusqu'aux rives du lac

— du plus grand des combats qui se soit jamais livré sur la terre — de la vérité contre l'erreur, de la sainteté contre le péché, de l'universalisme divin contre le particularisme des hommes. Apparus l'un après l'autre, provoqués les uns par les autres, ils marquent les phases successives de la grande bataille livrée par les continuateurs de Jésus-Christ. Toute cette histoire héroïque, qui fut l'enfantement d'un monde nouveau, ne peut être bien comprise que si les documents qui la racontent se présentent au lecteur dans l'ordre qui les vit apparaître. Cette question de chronologie n'a pas beaucoup préoccupé les auteurs du canon. L'Eglise ne leur manquera pas de respect le jour où elle complétera leur œuvre en ordonnant la correspondance du Nouveau Testament, notamment les lettres de l'apôtre Paul.

M. Westphal, dans le présent ouvrage, a voulu imprimer les livres qui font suite à nos Evangiles en tenant compte de la date que leur assigne la science chrétienne, à ses yeux la mieux informée. Il a même poussé la hardiesse plus loin. Le mémoire adressé par Luc à Théophile — notre livre des Actes — n'est autre chose qu'un récit des événements qui se sont déroulés durant les trente années qui suivirent la mort de Jésus. Il a intercalé les Epîtres de Paul dans la narration même de Luc afin que chacun pût se rendre compte des circonstances au milieu desquelles elles avaient été écrites, des situations et des soucis qui les avaient inspirées. L'œuvre de M. Westphal sera discutée ; mais elle a une originalité et une portée qui doivent frapper tous les esprits. Elle s'ouvre par une introduction à laquelle sont empruntées les quelques pages ici reproduites.

qu'un prophète s'était levé en Juda, qui prêchait la repentance et se donnait pour le précurseur du Messie, les deux jeunes gens n'hésitèrent pas à quitter leurs filets et descendirent le Jourdain pour se rendre au baptême. Ils s'associèrent à l'œuvre du Précurseur et devinrent ses disciples.

Un jour Jésus passa. Jean-Baptiste le désigna à son entourage comme « l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde ». Jacques et son compatriote André l'entendirent. Sans hésiter, ils quittèrent le Précurseur pour s'attacher aux pas du Messie. « Maître », lui dirent-ils, « où demeures-tu ? »

André se met à la recherche de son frère Simon. Jacques prévient son frère Jean : « Nous avons trouvé le Messie ! » Les quatre jeunes gens, désormais inséparables amis, entreprennent une première fois la vie commune avec Jésus.

Le Maître les ramène avec lui en Galilée. Ils assistent à son premier miracle aux noces de Cana.

Plus tard, la renommée de Jésus et ses appels lui vaudront beaucoup d'autres disciples. Parmi ces disciples, il choisira un collège de douze apôtres ; mais dans ce collège, la prédilection de Jésus ira toujours à ces élus de la première heure, qui formeront autour de lui le cercle intime de l'amitié. C'est Jean, avec Jacques et

Pierre, que Jésus choisit pour être témoins de la première résurrection qu'il accomplit, à huis clos, chez Jaïrus. Ce sont encore ces trois qu'il prend avec lui sur la montagne lors de la transfiguration et dont il fait les confidents intimes de son angoisse à Gethsémané.

On voit qu'André ne faisait pas partie du petit groupe, dans les moments les plus solennels. Ce petit groupe, peut-on le réduire encore ? Les plus intimes paraissent bien avoir été Pierre et Jean. Sans revenir sur toutes les preuves d'intimité spéciale avec Pierre que nous trouvons dans les Evangiles, et qui sont sanctionnées par la mission spéciale accordée à ce disciple, il ne faut pas oublier que la suprême mission de confiance fut accordée à Pierre et à Jean, lorsque Jésus, livré par Judas et certain de n'avoir plus que quelques heures à vivre, brusque les événements de la fête et envoie ses deux confidents préparer la Pâque, le jeudi soir, à Jérusalem.

Pierre et Jean sont incontestablement les deux hommes qui ont approché le Seigneur de plus près. Aussi les voyons-nous dans la suite liés indissolublement par la confiance unique dont ils ont été honorés, et travaillant ensemble plutôt qu'avec leurs frères respectifs dans l'évangélisation de la première heure. Ensemble, Pierre et Jean accomplissent la guérison du paralytique devant la Belle Porte du Temple.

Ensemble, Pierre et Jean prennent la défense des disciples de l'Evangile devant le peuple et devant les magistrats. Ensemble, Pierre et Jean sont envoyés par le collège des apôtres chez les Samaritains pour obtenir en leur faveur le don du Saint-Esprit.

Que Pierre ait occupé cette situation éminente, nous ne pouvons en être surpris. N'est-ce pas lui qui a fait à Jésus la déclaration sublime qui fondait en puissance toute l'Eglise : « A qui irions-nous qu'à toi ? » N'est-ce pas à lui que Jésus a déclaré : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise ? » N'est-ce pas à lui qu'il a confié expressément le soin d'affermir ses frères et de paître ses brebis ? La primauté de Pierre s'explique. Mais comment expliquer la primauté de Jean ?

Ce n'est point en tout cas d'après les circonstances extérieures. Pierre est toujours prêt à parler, à agir ; c'est l'homme d'initiative. Il va de lui-même au premier plan de l'histoire. Jean ne parle jamais ou presque jamais dans les quatre Evangiles. Il ne se met pas en avant, ou quand il le fait, c'est dans une de ces boutades malheureuses, dans un de ces gestes exagérés dont sont coutumières les natures à la fois timides, renfermées et violentes, qui ne sont pas habituées à l'action et qui ne savent pas la mesurer. Aussi Jésus le reprend-il quand il veut empêcher un homme de chasser les démons sous

prétexte que ce guérisseur ne suit pas Jésus, ou bien quand il propose que le feu descende sur les Samaritains qui leur refusent l'hospitalité. Plus que tout autre, il a besoin d'être formé, réprimé, orienté par le Maître. Mais il semble aussi qu'il se soit, plus que tout autre, livré au Maître pour se laisser inspirer et façonner par lui.

Le quatrième Evangile nous donne la clef de l'énigme posée par les Synoptiques et par les Actes, parce que c'est lui qui donne à l'apôtre Jean le qualificatif qui dit tout : « Ami de Jésus. » Jean était le discisple que Jésus aimait. Certes le Maître les chérissait tous : il le leur dit, il le leur prouve. Or, parmi tous il s'en est trouvé un, timide, réservé, défiant de lui-même, mais dont la nature ardente, la foi passionnée, le génie du cœur et de l'intuition avaient été discernés par Jésus. Jésus, qui n'avait pas besoin qu'on lui racontât ce qui était en l'homme, avait distingué dans cet homme une âme faite pour le comprendre, une intelligence capable d'aller plus avant qu'aucune autre dans les mystères de l'Esprit. Il en avait fait son confident, son compagnon, l'ami qu'il tiendra près de lui au moment de la Sainte-Cène et auquel il léguera tout son cœur en lui léguant sa mère.

Cette intimité exceptionnelle est expliquée aussi en partie par l'attitude de Salomé, la mère de Jacques et Jean, qui a quitté elle aussi le

foyer de Zébédée pour s'attacher aux pas du Messie. Elle l'assiste de ses biens, faisant ainsi de ses deux fils les amis protecteurs, les intendants, les gardes du corps de leur divin Maître. Quand Jésus envoyait ses disciples en tournée missionnaire ou quand il entreprenait ses voyages plus ou moins incognito à Jérusalem, on peut se représenter qu'il n'allait pas tout seul et qu'il prenait avec lui, pour rendre le voyage plus facile et plus sûr, les fils de Salomé. Il est remarquable que, dans le seul voyage dirigé sur Jérusalem où il soit question d'apôtres escortant le Maître, les deux apôtres nommés sont Jacques et Jean.

Et s'il n'en prenait qu'un, lequel aurait-il choisi, sinon le confident de son cœur et de sa pensée, Jean ? Aussi ne peut-on s'étonner du ton de protection intransigeante dont Jean se sert dans les deux seules occasions où il prend une initiative et où il parle de la petite troupe que dirigeait Jésus comme si elle était sa chose : « Tu ne suis pas le Maître, donc je t'interdis de faire des miracles. » « Vous ne voulez pas recevoir le Maître, donc je vais invoquer contre vous le feu du ciel. »

A ces grandes preuves de l'intimité unique entre Jean et Jésus, on pourrait joindre d'autres indices encore : par exemple, le fait qu'au repas pascal, Pierre lui-même fait passer par Jean la question délicate : « Demande au Maître qui le

trahira », et le fait qu'à l'apparition de Jésus au bord du lac de Tibériade, Jean révèle aux autres et même à Pierre que le personnage mystérieux qui les interpelle du rivage, c'est le Seigneur.

Enfin si l'on a soin de considérer tout ce que comporte une intimité aussi étroite et tous les périls partagés qu'elle suppose, surtout lors des pointes hardies que Jésus poussait vers Jérusalem, on s'explique fort bien la demande maternelle de Salomé : « Ordonne que dans ton règne à venir, mes deux fils soient assis l'un à ta droite, l'autre à ta gauche. » La tendre mère, passionnée pour les affaires du Royaume de Dieu, qui a tout quitté pour le préparer, et qui a donné ses deux fils, demande simplement que Jacques et Jean conservent dans le siècle glorieux qui vient la place qu'ils ont occupée pendant les jours pénibles qui le préparent ; elle demande qu'ils soient à l'honneur comme ils ont été au danger. Or, le danger suprême a toujours été, pour les Galiléens groupés autour de Jésus, de se rendre à Jérusalem, à la ville qui tue les prophètes. Aussi quand Jésus leur propose une fois de l'accompagner tous ensemble jusqu'à Béthanie, dans la banlieue de Sion, Thomas s'écrie-t-il : « Allons-y pour mourir avec lui ! »

Il n'y a pas jusqu'à la facilité avec laquelle Jean fit entrer Pierre dans le palais d'Anne au

mont des Oliviers qui prouve combien le jardin que Jésus fréquentait dans ses voyages à Jérusalem était familier à son disciple bien-aimé. Jean l'avait accompagné là, s'était fait aux flancs de la montagne des relations de bon voisinage qui lui servirent lorsque, pendant la nuit terrible, il fallut, pour entrer dans la cour du grand-prêtre, une autorisation du portier. L'épouvante de tous, au moment du Calvaire, fut partagée sans doute par l'ami de Jésus ; mais moins étranger que les autres à Jérusalem, il sut la maîtriser assez pour suivre son ami jusque sur le Golgotha.

Tels furent les rapports du Maître et du disciple pendant les courtes années du ministère terrestre de Jésus. Jean vit ce que les autres virent, entendit ce que les autres entendirent ; mais il lui fut donné d'aller plus avant que les autres dans la communion du Christ. Non seulement à cause de l'éclair de génie qu'il portait en lui et qui l'avait fait surnommer par Jésus, ainsi que son frère : « Boanerge, fils du tonnerre », mais surtout parce qu'il avait été l'élu des heures intimes, parce qu'il avait eu le tête à tête des longs chemins, parce qu'il avait reçu l'épanchement d'une âme divine et parce qu'il avait assisté à Jérusalem au débat formidable où Jésus, parlant aux princes de son peuple, avait déployé sans ménagements tout ce qu'il avait en lui de puissance rédemptrice et d'ardeur dans l'exhortation.

Quand le Maître fut mort, quand il eut quitté ses disciples après avoir dit expressément à Pierre de paître ses brebis et de le suivre dans la lutte et dans le martyre, Jean, nous dit le quatrième Evangile, « recueillit dans sa maison » le dépôt sacré qu'il avait reçu, la mère désolée qui devait retrouver dans son cœur d'ami les saintes tendresses du cœur même de Jésus. Ceci nous donne à penser que, fidèle à son tempérament plutôt contemplatif, Jean n'entreprit pas dès la première heure la vie active et les courses missionnaires auxquelles d'autres se sont livrés et où Paul devait un jour exceller.

Pourtant, sa dignité exceptionnelle et la considération qui l'entouraient le ramènent à Jérusalem et l'associent à Pierre dans la mission de Samarie. En l'an 49, nous les retrouvons à Jérusalem lors de la première rencontre avec l'apôtre des Gentils, et celui-ci le présente aux Galates comme l'un des membres du triumwirat de l'Eglise : Pierre, Jacques et Jean.

Il marche, mais sa pensée est toujours tout entière tournée, comme son regard, vers l'attente messianique que sa mère lui avait inculquée dès son enfance, et qu'il a conservée ardente à travers toutes les révélations spirituelles qui l'ont éclairée, élargie, transfigurée, mais non détruite. Pour lui, le Maître va revenir bientôt. Une confusion qui s'était établie de bonne heure entre les discours prononcés par Jésus sur la fin du

monde, et ses prédictions sur la ruine prochaine de Jérusalem — confusion que les discours eschatologiques de Matthieu manifestent avec évidence — entretenaient chez tous, et en particulier chez le fils de Salomé, l'espérance du Royaume prochain.

Aussi bien, les temps devenaient difficiles, la persécution menaçait ; Néron remplissait d'effroi toute la terre... Les prophètes, l'apocalypse juive n'avaient-ils pas déclaré dès longtemps que la grande tribulation serait pour le peuple de Dieu le signe de l'avènement du Messie ?

Voici la tribulation arrivée. Rome, qui d'abord protégeait les chrétiens contre les Juifs, persécute et massacre les adeptes du Crucifié ; Paul est tué par le glaive. Pierre est crucifié la tête en bas, les autres apôtres sont dispersés et succombent en martyrs de leur foi. Un seul d'entre eux, aux environs de l'année 66, paraît survivre encore. C'est l'ami de Jésus. Depuis que les persécutions ont commencé, depuis que son frère Jacques, le premier apôtre martyr, est tombé par l'épée, le centre religieux du christianisme peu à peu s'est déplacé. Il n'est plus en Palestine, il est dans le faisceau des Eglises d'Asie que l'apôtre Paul a fondées. Mais Paul n'est plus là. La persécution, l'hérésie, la tiédeur menacent ces boulevards de la foi naissante. Jean, la plus haute autorité qui fût alors dans l'Eglise chrétienne, se transporte à Ephèse. A

quelles circonstances dut-il d'être exilé à Patmos, nous ne le savons pas exactement. Ce dut être vers l'an 66, au moment où les Juifs, non contents d'avoir persécuté et tué leur Messie, commençaient leur soulèvement contre Rome et, par les folies de leur fanatisme, hâtaient leur châtiment.

L'île de Patmos, qui n'était point un désert, mais bien un coin de terre populeux et très commerçant, permet à Jean de se tenir au courant de ce qui se passe dans le monde. Il sait que de nouveaux désordres annoncent les suprêmes convulsions. Des délégués des Eglises d'Asie — pourquoi traduire par *ange* un terme grec qui signifie avant tout *envoyé, député, porteur de nouvelles,* — viennent annoncer à l'apôtre les difficultés des presbytres, leurs craintes et demander secours. C'est alors que le Boanerge, dans son exil, écrit l'Apocalypse comme plus tard le proscrit de Florence écrira sa *Divine Comédie.* Mais Dante écrit avec les seules ressources du génie humain, tandis que Jean, comme Pierre à Jaffa, comme Saul sur le chemin de Damas, reçoit d'en haut une vision directrice qu'il interprète suivant ses lectures et les ardentes aspirations de son âme. Cette vision lui permet de dépeindre, sous les images matérielles destinées à disparaître, le triomphe des persécutés sur les persécuteurs, de la justice sur la violence, de la sainteté sur le péché, de Jésus-Christ

sur le monde, de Dieu sur toutes les puissances de Satan.

Ce livre merveilleux, cri d'espérance et chant de victoire des opprimés de tous les temps, nous montre combien l'apôtre Jean était versé dans la lecture de la prophétie hébraïque et de l'apocalypse juive. Il nous montre aussi combien sa communion avec son divin ami avait transformé son espérance messianique sans parvenir à en briser l'illusion. Malgré les forces matérielles qui l'enveloppent, la victoire doit bien être avant tout morale et spirituelle : le terrible vainqueur, c'est bien l'Agneau de Dieu, et ceux qu'il associe à son triomphe sont ceux qui, par leur foi, ont lavé leur robe dans le sang de l'Agneau. Mais en même temps, Jean espère encore que la tribulation va convertir une partie des Juifs et provoquer la fondation immédiate du Royaume, ce qui ramène les préoccupations temporelles et les visions de triomphe matériel dans le domaine de la foi.

Hélas, Jérusalem est détruite en 70 dans des convulsions horribles. La révélation de Jean n'a pas converti les Juifs, et l'époux n'a pas répondu au « Viens bientôt » de l'Eglise. La déception de l'apôtre dut être bien cruelle. Paul, après sa première épître aux Thessaloniciens, avait éprouvé une déconvenue du même ordre. Ainsi se formaient les hommes de Dieu ; par leurs expériences rédemptrices, ils étaient dans la vérité

pure, mais par leur éducation et leur mentalité, ils étaient obligés de se remettre sans cesse à l'école de la révélation.

L'Apocalypse est le chant du cygne de l'espérance judéo-chrétienne ; elle n'est pas le chant du cygne de l'apôtre Jean. Sachant qu'il n'a pas exprimé tout ce que son âme aimante peut épancher sur le monde, Dieu le laisse vieillir. Avec la fougue d'un tempérament qui ne se livrait pas facilement au dehors, mais dont l'extraordinaire vitalité s'était maintenue jusqu'à l'âge des cheveux blancs, disparut ce qui restait de l'intransigeance juive et de l'espérance matérialiste. Avec les expériences de l'âge, avec la douceur du vieillard, montèrent dans l'âme du voyant de Patmos l'atmosphère sereine et la lumière calme où devaient se déployer toutes les vertus de l'amour et toutes les révélations de l'Esprit.

« Dieu est amour... Qui a le Fils a la Vie... Aimez-vous les uns les autres. » Tels furent les trois anneaux d'or auxquels le vieillard, au soir de sa vie agitée, enchaîna sa grande âme dans le port de la paix. Relâché de Patmos, Jean revint à Ephèse où, malgré son grand âge, il reprit un ministère qui devait se prolonger encore de longues années, puisque la tradition la plus sûre nous informe que l'apôtre vécut jusqu'aux jours de Trajan. Le souvenir de son apostolat en Asie Mineure laissa une impression si vive que longtemps après sa mort couraient encore sur le

compte de Jean les anecdotes les plus touchantes.

Clément d'Alexandrie racontait que l'apôtre, dans une ville voisine d'Ephèse, avait converti un jeune homme et l'avait conduit à l'évêque en disant : « Je le place sur ton cœur et sur celui de l'Eglise. » L'évêque relâcha sa surveillance ; le jeune homme retomba dans le péché. Dans une tournée suivante, Jean demande à l'évêque : « Eh bien, restitue maintenant le gage que le Seigneur et moi t'avions confié. » L'évêque s'effraie, croit qu'il s'agit d'une somme d'argent : « C'est du jeune homme que je parle », reprend l'apôtre. « Lui ? », répond l'évêque, « il est mort, mort à Dieu ». — L'apôtre déchire ses vêtements, s'écrie : « A quel gardien avais-je confié l'âme de mon frère ! » Il se fait amener un cheval et conduire dans la montagne, au repaire où le jeune homme et ses complices vivaient de brigandages. Il l'aperçoit enfin. Le jeune homme veut fuir. Jean, oubliant son âge, court après lui en criant : « Mon fils, que crains-tu ? Toi armé, moi vieillard ! Aie pitié de moi, ton père ! Il y a encore pour toi espérance de vie ! » Le jeune homme interdit s'arrête. Jean le saisit dans une étreinte brûlante ; il est sauvé.

On racontait encore, d'après Jean Cassien, qu'un jour, assis au bord de la route, Jean caressait une perdrix. Un chasseur passe et s'étonne. « Que portes-tu dans ta main ? » lui

dit Jean. — « Un arc. » — « Pourquoi n'est-il pas tendu ? » — « Pour qu'il puisse conserver son élasticité jusqu'au moment où je lancerai une flèche ». — « Ne t'étonne donc pas, mon ami », réplique doucement le vieil apôtre, « de ce que j'accorde un peu de délassement à mon esprit, pour ménager son ressort en vue de l'heure nécessaire. »

Des traits de cette nature dépeignent bien l'apôtre tel qu'on aime à se le représenter sous les cheveux blancs, ayant conservé tout l'emportement de son amour et acquis la douceur d'une âme sanctifiée.

Ce n'est pas que tout fût possible à Ephèse et dans les Eglises voisines. L'apôtre Paul avait prédit qu'après son départ des loups ravisseurs envahiraient le troupeau. Déjà dans ses épîtres écrites de Césarée à Ephèse et Colosses, surtout dans sa première aux Corinthiens, le grand lutteur est obligé de s'opposer à l'hérésie naissante qui répudiait la divinité du Christ historique et poussait la hardiesse jusqu'à lancer l'anathème à Jésus. Cette hérésie, qui devait porter le nom d'ébionite et de gnostique, méprisait la personne humaine de Jésus, enseignant que le Christ, le fils du Dieu suprême, serait descendu en lui seulement au moment du baptême et l'aurait abandonné lors de son supplice, demeurant ainsi tout à fait étranger aux scènes de la passion et de la résurrection.

Cette théologie d'un judéo-christianisme perverti sévissait à Ephèse à la fin du premier siècle et Cérinthe en était le plus célèbre représentant. Polycarpe, disciple de l'apôtre Jean, raconte que son maître, entrant dans les Thermes, à Ephèse, y aperçut Cérinthe. « Sortons », s'écria-t-il soudain, « de peur que la maison s'écroule sur l'ennemi de la vérité ». On peut penser que l'apôtre n'épargna rien pour maintenir après Paul les Eglises d'Asie à l'abri de l'erreur. Grand liseur et penseur mystique, peut-être lut-il aussi Philon, ou tout au moins des opuscules qui vulgarisaient sa philosophie. Ainsi les besoins de la défense chrétienne dans ce milieu très cultivé l'amenaient-ils à augmenter sans cesse sa culture et à se former de plus en plus au style grec, qu'il maniait encore d'une façon assez malhabile dans l'Apocalypse et qu'il possédera plein de saveur originale dans ses derniers écrits.

Mais sa grande préoccupation n'est pas au mouvement qui l'entoure ; il ne s'absorbe plus aux épreuves de sa longue vie. Quand les années s'appesantissent, la mémoire, comme l'œil, devient presbyte. Elle ne voit clairement que ce qui est le plus éloigné. Jean, vieillard, se délecte au souvenir des courtes et belles années où, jeune homme, il suivait les pas de Jésus-Christ. Il croit le voir, l'entendre encore. Il retrouve dans ses enseignements des paroles qui, s'il les

avait mieux méditées, l'auraient délivré plus vite des utopies judéo-chrétiennes et des impatiences d'une attente vaine.

Le Maître n'avait-il pas dit à la Samaritaine : « Le jour vient, il est même venu, où vous n'adorerez plus ni sur cette montagne, ni à Jérusalem... Dieu est Esprit... » ? N'avait-il pas déclaré dans la chambre haute : « Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père. Je vais vous préparer un lieu... » ? N'avait-il pas prié à haute voix devant ses disciples : « Père, je veux que là où je suis, ceux que tu m'as donnés soient aussi avec moi » ? N'avait-il pas enfin signifié à Pilate : « Mon Royaume n'est pas de ce monde » ? Le royaume de Christ, c'est le cœur du racheté. Dieu est amour. La victoire remportée sur Satan doit l'être dans la conscience. Il faut naître de nouveau, se nourrir de Christ, s'assimiler Christ qui a dit : « Je suis le pain de la vie », mettre Christ au centre de toutes ses déterminations morales. « Qui a le Christ a la vie. » Non point un Christ purement spirituel et magique, mais le Christ historique, fraternel, qui a pleuré à Béthanie, qui a lavé les pieds de ses disciples dans la chambre haute et qui a répandu son sang sur la croix.

Par le Christ historique au Christ intérieur, par le Christ intérieur au Christ glorifié, voilà la théologie johannique et voilà le couronnement de la théologie évangélique.

A la fin du premier siècle, les Evangiles de Matthieu et de Marc étaient connus un peu partout dans l'Eglise. Mais ils ne jouissaient pas d'un crédit particulier dans les milieux d'Asie où on leur préférait la tradition orale qui allait déjà s'affaiblissant, peut-être même s'altérant. L'Evangile de Luc, écrit en fort bon grec, plus complet que les autres et animé d'un souffle large d'universalisme, devait être le plus répandu et le plus aimé dans les milieux où Luc avait passé lui-même avec l'apôtre fondateur, en particulier dans ces Eglises d'Asie dont il avait esquissé l'histoire dans le livre des Actes. Mais dans cet Evangile même, si puissant par l'appel missionnaire, que de lacunes relativement aux paroles que Jésus avait dites sur la nouvelle naissance et sur la communion avec lui ! Que de choses que Jean savait et qui n'étaient pas là, et qui étaient précisément les vérités dont on avait besoin pour lutter victorieusement contre l'hérésie qui sépare le Christ divin du Jésus homme ! Les amis du vieil apôtre, ses compagnons de combat, parmi lesquels se trouvait le disciple qui devait lui succéder à Ephèse, son jeune ami Jean le Presbytre, poussèrent le vieil apôtre à compléter la biographie évangélique en publiant ses expériences et ses souvenirs du temps de Jésus. Alors, comme l'auteur anonyme de notre premier Evangile avait complété les « Discours de Matthieu » par des notes tirées

de Marc, comme le médecin Luc lui-même avait composé son histoire du Christ en complétant et commentant les premiers Evangiles à l'aide de sources nouvelles qu'il avait découvertes, on peut se représenter l'apôtre Jean, lisant l'Evangile de saint Luc et dictant comme on écrirait en marge les réflexions et les souvenirs que lui inspirait sa lecture. Il ne s'agissait pas de retracer une nouvelle biographie, mais seulement de compléter la biographie existante à l'aide de ce qu'il avait vu, entendu et compris dans la communion de son Maître.

« Depuis le commencement », écrit Luc. Le commencement, ajoute Jean, remonte bien plus haut. Si Jésus est né miraculeusement, s'il est le Sauveur, c'est qu'il était d'abord la Parole, préexistant auprès de Dieu. Luc introduit Jean-Baptiste : Jean ajoute les faits dont il a été témoin et la vocation des premiers disciples du Christ dont il fut. Luc confond en un seul les divers ministères de Jésus en Galilée : Jean distingue ce qui s'est passé avant l'incarcération du Baptiste de ce qui s'est passé dans la suite. Il intercale les voyages de Jésus en Judée, indique par la mention des diverses Pâques le cadre du ministère du Sauveur. Il complète, ordonne et précise tout le long du récit avec sa merveilleuse intelligence de la pensée du Maître qui lui a permis de retenir les discours là où d'autres n'ont retenu que les actes. Il rétablit la harangue

sur le pain de vie après le récit de la multiplication des pains, les entretiens de la chambre haute là où Luc raconte l'institution de la Cène, et rectifie jusqu'à la fin : là où Luc parle des saintes femmes se rendant ensemble au sépulcre, Jean distingue Marie-Madeleine qui y était allée seule avant toutes les autres et qu'il a vue pleurante aux parois du tombeau.

Ainsi, sans avoir cherché à faire un Evangile, et toujours appuyé au texte qu'il commente, Jean se trouve avoir dressé avec son prologue, ses épisodes de Nicodème, de la Samaritaine, des missions pascales et de la chambre haute, les pierres sublimes du plus beau monument spirituel que le siècle apostolique et l'Eglise de tous les siècles aient élevé à Jésus-Christ.

Qu'on ne dise pas que si Jean a écrit ces pages évangéliques, la psychologie du Boanerge ne se comprend plus. Qu'on songe plutôt à la durée des expériences que Dieu l'a appelé à faire. Paul est mort trente ans avant lui, et son évolution n'est pas plus naturelle. Si le récit de sa conversion ne nous avait pas été conservé, lequel de nous croirait l'orgueilleux pharisien qui gardait les manteaux des meurtriers d'Etienne, capable d'écrire, vingt ans plus tard, aux Corinthiens, le chapitre sur la charité ?

On se récrie encore : Comment voulez-vous qu'un pêcheur du lac de Tibériade ait pu écrire un livre si profond et si beau ? — Mais quoi, saint Jean avait quitté sa barque depuis cin-

quante années. L'histoire profane nous montre des laboureurs, des bergers, des soldats devenus papes, rois... ou académiciens, et parmi les jeunes gens que Jésus avait choisis pour fonder le christianisme, aucun, pas même son disciple le plus intime, n'aurait pu avoir l'étoffe d'un grand homme ?

Paul et Jean ont été des géants de la pensée et de l'amour ; pourtant, s'ils n'avaient eu que leurs seules ressources, leur action et leur renommée n'auraient point dépassé, pour Jean les bords de son lac, pour Paul les cercles de rabbins. Ce qui les a faits l'un et l'autre, c'est la Pentecôte. Quand la Pentecôte s'empare de la créature la plus misérable, elle en fait une puissance pour la gloire de Dieu. Quand elle s'empare d'un génie, elle l'allume d'une flamme céleste et le dresse comme un phare pour éclairer les hommes de la lumière de Dieu.

Dans une lettre dont nous n'avons peut-être pas le commencement, le vieil apôtre rassemble une dernière fois ses forces pour mettre en garde ses « petits enfants » contre le docétisme gnostique de ceux qui ne professent pas Jésus comme le « Christ venu en chair » (I Jean 4 : 1). Comme ils l'ont fait souffrir dans son amour pour son Maître ! Il n'hésite pas à les qualifier d'antechrists et reprend, pour les combattre, les idées qui remplissent son Evangile, l'incarnation du Verbe dans la personne de Jésus et la communion avec le Christ manifestée par l'amour

des chrétiens les uns pour les autres. Cette épître, d'un ton suave, mais écrite sans ordre, est plutôt un écho qu'une voix, un reflet qu'une flamme. Ce sont les adieux d'un apôtre plus qu'octogénaire.

Comme on se le représente bien, après cela, comme Jérôme nous le peint, trop faible pour pouvoir se rendre encore aux assemblées d'Eglise et s'y faisant porter par des jeunes gens. N'ayant plus la force d'y parler, il se contentait de dire : « Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres. » Comme on lui demandait pourquoi il redisait toujours cette unique parole, il répondit : « Parce que c'est le commandement du Seigneur, et que, si cela se fait, assez se fait. »

Quand il mourut à Ephèse, vers l'an 100, personne ne voulut croire que sa mort fût réelle. On citait cette parole de Jésus à Simon Pierre : « Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je revienne, que t'importe », et l'on en concluait que le disciple bien-aimé ne devait point mourir mais seulement dormir jusqu'au retour de son céleste ami. Encore à l'époque de saint Augustin, on pouvait rencontrer des gens qui perpétuaient la légende que Jean vivait toujours et qu'il dormait paisiblement dans sa tombe, d'où son haleine agitait doucement les herbes qui croissaient à l'entour.

Alexandre WESTPHAL.

 

LES CHRÉTIENS ET LA RÉGÉNÉRATION DE LA CHINE

D'APRÈS QUELQUES ENQUÊTES RÉCENTES

« Il y a dans le monde, aujourd'hui, trois grandes crises : l'une dans la zone de guerre, l'autre en Russie, l'autre en Chine. Quel sera l'avenir des nations actuellement en guerre ? Quelle sera la destinée de la Russie ? Quel sera le sort de la Chine ? »

Ainsi s'exprime un homme qui connaît l'Extrême-Orient comme l'Occident (1). Quelle que soit pour nous l'importance immédiate des deux premières questions, il est utile de nous arrêter un instant en face de la troisième, ne fût-ce que pour avoir une vue réaliste et globale du problème de la paix future. La Chine, de l'avis unanime de ceux qui l'ont étudiée, menace de devenir « la cause et le centre d'un autre cataclysme mondial » (2), si l'on ne vient à son secours. Mais elle promet, en même temps, aux mêmes observateurs, de prendre rang parmi les plus grandes nations chrétiennes du monde si celles-ci l'aident à sortir victorieuse de la crise qui la

(1) Dr Sherwood Eddy. — *International Review of Missions* (octobre 1918). — A fait cette année sa quatrième campagne d'évangélisation dans les milieux intellectuels chinois.
(2) Kennett Scott Latourette. — *Ibid.*

déchire actuellement. « Nous ne pouvons oublier la marche majestueuse de ce grand peuple pendant quarante longs siècles, survivant au règne de ses propres autocrates et à celui des conquérants étrangers. Dieu doit avoir quelque grand dessein providentiel sur une nation qui a vu le commencement et la chute de l'Assyrie, de Babylone et de Ninive, qui a été témoin de l'hégémonie passagère de l'Egypte, de la Grèce et de Rome... Nous nous rappelons sa précoce activité littéraire, sa découverte de l'imprimerie cinq siècles avant Gutenberg. Nous nous rappelons les grandes fondations morales posées par le splendide système de Confucius et le profond sens moral de cette race forte et conservatrice... Nous nous rappelons que ces hommes étaient civilisés et vêtus de soie quand nos ancêtres étaient des sauvages vêtus de peaux de bêtes » (1).

La magnificence de ce long passé humain ne surpasse en rien les richesses naturelles qui assurent à la Chine de l'avenir la possibilité d'un essor incomparable. La houille et le fer en abondance s'offrent à la surface du sol. Une des veines minières que l'on commence à exploiter paraît être la plus riche du monde (100 à 170 pieds d'épaisseur). Mais la presque totalité de ces richesses reste enfouie sous terre tandis que la population peine dans la misère et le besoin.



(1) Sherwood Eddy. — *Ibid.*

Dans les grandes villes, on peut voir, à 5 heures du matin, les troupes exténuées d'enfants de douze ans sortir des fabriques après une longue nuit de travail et céder la place à d'autres équipes surmenées. Cette misère sociale conspirant avec l'incurie des fonctionnaires, la loi sur l'éducation reste lettre morte, les neuf dixièmes de la population ne savent ni lire ni écrire. Soixante-quatre garçons, trois filles sur mille fréquentent l'école.

Politiquement, la Chine, déchirée par les factions, ruinée par la corruption des fonctionnaires, semble sur le point de perdre son indépendance.

Au point de vue économique, l'Inde seule peut être comparée à la Chine pour la pauvreté et l'insuffisance des procédés employés.

Certes, des périodes plus critiques, en apparence, ont déjà été traversées au cours de l'histoire ; « mais alors la Chine était isolée, le « Royaume du Milieu » dans un monde médiéval... ; elle se trouve aujourd'hui en plein monde moderne dans l'âpre lutte pour l'existence » (1). Et c'est ce qui fait la gravité du péril, en même temps que la conscience très nette de la crise chez les dirigeants du Nord comme du Midi.

Qu'est-ce qui sauvera la Chine ?

(1) Sherwood Eddy.

L'aide pécuniaire de l'Occident ? L'argent à peine arrivé sera en partie volé comme les taxes levées dans le pays. Une armée ? Les provinces où se trouvent le plus de soldats sont les plus dévastées. L'instruction ? Ces hommes qui pressurent le pays sont des hommes cultivés ; « ils savent par cœur la théorie des cinq vertus et les préceptes classiques ».

Le sentiment de cette banqueroute morale dispose une élite de patriotes chinois à rechercher en Christ la résurrection et la vie de leur pays. Ecoutons parler l'un de ces dirigeants : « Les perspectives de la Chine sont excessivement sombres, le danger très sérieux. Le pays entier est déchiré par les factions. Le résultat de ces luttes intérieures, c'est qu'il n'y a pas réellement un point de la Chine que vous puissiez appeler sûr, où la vie et la propriété soient convenablement protégées. Ce qu'il arrivera à la Chine, je n'en sais rien ; si elle survivra ou non comme nation, je n'en sais rien. Je crois que nous devons seulement nous considérer comme devant le trône de Christ ; je crois que, après tout, Dieu gouverne le monde et que les destinées de toutes les nations sont entre ses mains... Nous avons besoin de Jésus-Christ aujourd'hui parce qu'il nous faut plus de lumière. Les ténèbres sont complètes, et c'est en grande partie l'ignorance de la nation qui a été la cause de tous les maux. Nous avons besoin de Jésus-Christ

à cause de la vie plus riche qu'il apporte ; et je ne crois pas qu'une vie plus riche puisse commencer pour la Chine à moins que nous ne commencions par une vie de pénitence. La racine de tous les maux, en Chine, est l'égoïsme. Les maux produits par les péchés tels que le concubinage, le jeu, l'ambition, l'avarice sont dus à l'égoïsme et à l'idée que l'homme est sa propre fin. Christ vient nous apprendre à penser par rapport à Dieu, par rapport à l'humanité. C'est le seul espoir que je sache. »

On ne peut affirmer plus clairement que la crise est d'ordre spirituel. On ne peut faire appel plus nettement, non pas à une doctrine, mais à un Sauveur. Qu'ont fait jusqu'ici les chrétiens pour provoquer un tel appel ? Et que font-ils actuellement pour y répondre ?



Si l'évangélisation des masses populaires remonte à plusieurs siècles, l'action sur les classes dirigeantes et cultivées date seulement de quelques années. Pour comprendre ce fait, il faut tenir compte de ce qu'est, en Chine, le lettré, le « literate ».

Dans ce pays de vieille civilisation où le savoir a toujours été le coûteux privilège d'une élite fermée, l'homme cultivé jouit d'un prestige suprême. Les intellectuels forment en fait la véritable, l'unique aristocratie de la Chine. La

pénétration du monde lettré a donc, pour la conquête religieuse de ce pays, une importance primordiale. Mais cette pénétration a longtemps été aussi difficile que nécessaire.

L'intellectuel occidental (et même, et surtout, l'intellectuel russe, ce demi-oriental) s'est toujours montré curieux d'idées nouvelles, avide de progrès. L'intellectuel chinois, au contraire, les yeux fixés sur le passé vénérable, a longtemps dédaigné, ignoré systématiquement, tout ce qui ne portait pas l'empreinte séculaire de sa tradition nationale. Citadelle considérée longtemps comme imprenable et position stratégique de valeur primordiale, le monde lettré chinois a été surnommé par les Anglais : le Gibraltar de la Chine. « En fait, il ne serait peut-être pas exagéré de dire que c'est le Gibraltar du monde païen » (1). Pour l'aborder, des travaux d'approche étaient nécessaires. Ce sont ces travaux que David Z. T. Yui nous décrit dans le *Student World.*

La défaite subie par la Chine en 1894 dans sa guerre contre le Japon secoua pour la première fois la torpeur orgueilleuse du lettré chinois, ébranla le mépris qu'il professait pour l'Occident et pour la science. Avec un sens admirable de l'opportunité, le professeur C. H. Robertson, de l'Université de Purdue, comprit le parti que l'on

(1) David Z. T. Yui. — *Student World* (July 1918).

pouvait tirer de cette tendance nouvelle. En 1902, il se mettait à l'étude de la langue chinoise. En 1904, il commençait, en Chine, une série de conférences scientifiques, sans atteindre d'ailleurs immédiatement le résultat cherché. Il tâtonna six ans, puis fit un voyage en Europe et en Amérique à la recherche du matériel et des idées susceptibles de convenir à la Chine. En 1911, enfin, dans cinq grandes villes du sud, une conférence sur le gyroscope et ses applications fut donnée avec succès devant des auditoires de lettrés. La même année, à Shangaï, Robertson fondait un laboratoire pour la construction des appareils scientifiques, puis il s'adjoignait quelques collaborateurs chargés d'étendre son œuvre aux villes qu'il ne pouvait visiter lui-même.

Cette campagne, que David Z. T. Yui connaît pour y avoir participé, fut menée avec une grande méthode. On n'admit les auditeurs que sur présentation d'une carte pour rendre possible le contrôle « de la classe et du nombre des assistants ». On procéda hiérarchiquement, invitant les fonctionnaires à la première séance, puis les professeurs par exemple, les commerçants, les étudiants. On choisit, on limita avec soin le nombre des sujets à traiter ; on veilla à la perfection des appareils d'expériences. Enfin, on ne perdit jamais de vue l'inspiration essentielle de l'œuvre. « Par l'emploi de l'analogie,

les merveilles et les beautés des lois naturelles sont mises en parallèle avec celles du monde spirituel, préparant ainsi l'esprit de l'auditeur à recevoir l'appel de l'Evangile ». Le succès grandissant de ces conférences fut encore accru subitement par l'avènement de la république chinoise. L'opinion se passionna pour tout ce qui avait trait à la civilisation occidentale. Robertson, une fois de plus, saisit l'occasion. Il élargit son champ d'activité.

En décembre 1912, l'œuvre trouvait son organisation définitive dans un « Service des conférences » sous le patronage du Comité national de l'Y. M. C. A. chinois. Ce service se subdivisa lui-même, avec les besoins grandissants de l'œuvre, en section science, section éducation, section hygiène optique, conservation des forêts. Actuellement, ces « cinq batteries puissantes sont pointées sur le Gibraltar de la Chine et ce fort jadis imprenable montre des signes considérables d'ébranlement. »

Parmi les résultats acquis, David Z. T. Yui note ceux-ci comme certains : le mur de l'orgueil exclusif est presque entièrement abattu ; des rapports sociaux ont été établis effectivement entre les lettrés chinois et les forces chrétiennes, la compréhension réciproque y a gagné... Beaucoup de lettrés, enfin, ont été amenés à étudier le christianisme et les conférences scientifiques ont servi de préparation utile aux réu-

nions d'évangélisation. « Nous nous permettons d'exprimer l'opinion, ajoute-t-il, que dans d'autres pays, où il peut y avoir d'autres Gibraltars à prendre, une méthode similaire pourrait être avantageusement employée. » La suggestion mérite d'être retenue.

De même, il y a plus d'un enseignement à puiser dans l s récentes campagnes d'évangélisation directe entreprises parmi les intellectuels de la Chine.



La tournée de conférences religieuses commencée par Sherwood Eddy en février dernier nous est racontée minutieusement dans le *Student World* par Kirby Page. L'article est intitulé : « Evangélisation intensive de la Chine » et ce mot *intensive* caractérise toute la méthode.

Dans les campagnes précédentes, jusqu'à celle de 1914 (la troisième entreprise par Eddy), on avait visé surtout à rassembler de larges auditoires de dirigeants, fonctionnaires et étudiants, et à éveiller en eux le désir de connaître la vie, l'enseignement du Christ. On était arrivé à réunir en moyenne trois ou quatre mille hommes chaque soir et des milliers d'entre eux signèrent la promesse d'étudier l'Evangile. Les Eglises, débordées, ne purent malheureusement suivre chaque individu en particulier. Il y en eut beaucoup qu'on perdit de vue.

Aussi les leaders chrétiens de la Chine en sont-ils venus à la conviction que le besoin le plus urgent était de préparer individuellement les Chinois déjà chrétiens à la conquête, individuelle aussi, de leur entourage. La campagne de 1918, en conséquence, fut précédée d'un travail intense et profond. Trois professeurs américains, aidés d'une douzaine de Chinois et d'étrangers, se mirent à l'œuvre. On insista sur la nécessité de l'effort personnel ; et, d'âme à âme, la contagion de l'enthousiasme fut telle que Sherwood Eddy trouva, dans chaque ville, un groupe de cent à six cents travailleurs prêts à collaborer avec lui.

Les réunions furent exclusivement réservées aux chrétiens et aux amis non chrétiens que chacun amenait personnellement, de sorte que chaque assistant se trouvait « couvert » par un autre. Une importance capitale fut donnée aux entretiens particuliers pour lesquels Sherwood Eddy était assisté d'une douzaine de collaborateurs. Parmi ceux-ci, il faut citer le puissant évangéliste chinois Ding Li Mei, Chen Wei Ping (dont le père fut gouverneur de trois des provinces où les réunions eurent lieu), S. T. Wen, fonctionnaire influent converti pendant la campagne précédente.

Ces quelques noms suffisent à montrer l'importance du mouvement chrétien dans les sphères dirigeantes, et ils attestent le caractère indi-

gène imprimé de plus en plus à la direction de ce mouvement (1). « Les réunions étaient seulement un incident passager, dit Sherwood Eddy, tandis que le travail personnel, l'effort persévérant des chrétiens chinois devenait le facteur constant et essentiel ». Les résultats obtenus furent conformes aux plus ambitieuses espérances :

A Foochow, sept professeurs, à Amoy le principal d'un établissement de l'Etat acceptèrent le christianisme.

A Pékin, plus de cent personnages officiels, parmi lesquels des membres du cabinet et des généraux, assistèrent aux réunions.

A Nanking, un des fonctionnaires les plus puissants de la province se convertit et présida la réunion de clôture disant avec beaucoup de force les raisons de sa décision.

A Tintsin, S. Eddy eut des entretiens avec l'ancien président : Li Yuang Hung, avec un ancien premier ministre, et un certain nombre de dirigeants devinrent chrétiens.

Dans chaque ville, tous ceux qui avaient pris cette décision se rallièrent aux diverses Eglises qui se chargèrent d'achever leur instruction religieuse et de les baptiser.

La campagne fut particulièrement fructueuse

(1) Il y a quinze ans, le Comité exécutif des Unions Chrétiennes ne comptait qu'un Chinois ; à l'heure actuelle, tous ses membres sont Chinois.

parmi les étudiants. Vingt-neuf étudiants d'un seul collège de Pékin se firent baptiser dans une même Eglise le dimanche qui suivit la série des réunions. A Canton, dans un établissement chrétien, d'ailleurs, mais fréquenté par la jeunesse la plus opulente du Sud, trente étudiants furent gagnés par les entretiens préparatoires, trente autres se décidèrent après la réunion d'évangélisation et tous, se mettant aussitôt à l'œuvre, convertirent, la semaine suivante, quarante-cinq de leurs camarades.

Pour ne point douter de la qualité de ces conversions, il est bon de citer quelques exemples. Deux étudiants de l'Université de Hong-Kong renoncèrent à leurs bourses d'études pour se faire chrétiens. « Nous avons enfin surmonté la difficulté qui nous coûta tant de réflexions et de combinaisons pendant ces cinq dernières années, écrit l'un d'eux. Le fardeau a été rejeté et le soupir de soulagement qui suivit nous laissa un sentiment très particulier de bonheur, de paix et de satisfaction. Nos parents nous envoyèrent un télégramme disant que leur aide pécuniaire cesserait du jour où nous embrasserions la foi chrétienne. Ce télégramme arriva à 10 heures du matin le jour où nous devions recevoir le baptême. Nous nous fîmes baptiser en dépit du télégramme. »

Le même cas se présenta pour un autre étudiant qui sentit s'éveiller en lui une vocation de

pasteur. Son père le destinait à être ingénieur et le menaça de suspendre tout envoi d'argent s'il persistait dans sa détermination. Il persista. Avec puissance déjà, il rend témoignage à l'Evangile. Trente-six de ses camarades étudiants à Hong-Kong, à la suite de deux appels qu'il prononça récemment devant eux, signèrent l'engagement de suivre Christ.

Cette campagne d'évangélisation intensive et personnelle est donc pleine d'encouragements pour ceux qui travaillent à régénérer la Chine. Avec une telle méthode, le mouvement chrétien doit se propager spontanément. Chaque âme conquise à Dieu devient conquérante pour Dieu dans la mesure des forces qui lui sont données. Un grain en produit trente, un autre soixante, un autre cent comme dans la parabole. Mais, nous l'avons vu, le champ est immense et l'œuvre est urgente, car l'ivraie abonde et menace d'étouffer le bon grain clairsemé.

Englobant, toutefois, dans une même pensée, les trois grandes crises du monde actuel, telles que Sherwood Eddy les définissait, nous nous contenterons de répéter les paroles du leader chinois, et nous les redirons aujourd'hui avec un frémissement de gratitude : « Après tout, Dieu gouverne et les destinées de *toutes* les nations sont entre ses mains. »

J. S.



NOS TABLETTES D'OR

NOS MORTS

A la longue liste de nos pertes que nous avons donnée dans le dernier numéro, il nous faut encore ajouter quelques noms : *H. Vérollet,* mort des suites de ses blessures ; *Raymond Schmidt,* tué le 7 novembre 1918 au sud de Rethel, à Mont Saint-Rémy ; *Georges Pierson,* mort à Paris, le 2 décembre, des suites d'une maladie contractée au front.

André Henri Dumas est né à Belfort le 16 janvier 1891. Fils aîné du lieutenant-colonel Dumas, de Besançon, il avait, par sa mère qui est de Strasbourg, du sang alsacien dans les veines. Il fit de brillantes études classiques au lycée d'Annecy, puis il prépara, pendant deux ans, à Grenoble, son P. C. N. et son examen d'entrée à l'Ecole de Santé militaire de Lyon. C'est pendant ce séjour qu'il contribua, après une visite de Grauss, à fonder un groupe d'Etudiants chrétiens. Après une année de service militaire au 11e dragons, qu'il termina avec le grade de maréchal des logis, il poursuivit ses études médicales à l'Ecole de Santé. Il y avait été admis dans un très bon rang et ne tarda pas à devenir major de sa promotion. Il le resta pendant tout le cours de ses études. Son intelli-

gence très vive et pénétrante avait été mise en valeur par un travail infatigable, régulier, méthodique. Au foyer paternel, il eut l'âme véritablement forgée par une de ces éducations chrétiennes grâce auxquelles le devoir n'admet ni compromission ni oubli. Il avait lui-même des convictions religieuses très personnelles. Il avait été catéchumène de M. Franck Thomas et, au milieu de toutes les fréquentations de la vie universitaire et militaire, sa jeunesse avait été un exemple de pureté. L'activité était en lui la note dominante. Il donnait, à première vue, avec sa physionomie ouverte, énergique, avec ses yeux qui regardaient bien en face, l'impression d'un être débordant de sève et de vie. L'effort était sa joie et, tout en lui étant naturel, il était toujours voulu. Se vaincre soi-même, se dépasser, monter toujours plus haut, c'était son mot d'ordre. Il était un grand sportif, un ascensionniste familier avec toutes les cimes des Alpes, notamment avec le Mont Blanc et la Meije. C'était d'ailleurs, en lui, une façon délibérée de se préparer aux luttes de la vie. A dix-sept ans, après avoir lu *la Peur de vivre,* d'Henry Bordeaux, il écrivait à ses parents, à l'occasion d'un anniversaire : « Cette peur de vivre, cette peur des difficultés et des responsabilités, vous ne l'avez pas eue et vous nous avez élevés de façon à ce que nous ne l'ayons pas non plus lorsque notre tour viendra. Vous nous avez en

même temps indiqué, par votre exemple et vos conseils, la source d'où provenaient vos forces. »

S'il avait orienté sa vie vers la carrière médicale, c'est parce qu'il y voyait un avenir de lutte contre la maladie, de dévouement et d'incessante activité. Cependant, fils de soldat, il avait, quand il commença ses études de médecine, de la peine à se faire à l'idée qu'en cas de guerre, il aurait un rôle utile sans doute, mais qui le tiendrait éloigné des dangers immédiats. Quand, son service militaire terminé, il plia son uniforme de dragon, il dit à quelqu'un qui nous a rapporté le propos : « Cette fois, c'est fini ! Si la guerre arrive maintenant, je suivrai en queue, dans la poussière, avec une croix rouge pour me protéger. Je ne me battrai pas ! Je ne courrai même pas le risque d'être tué pour le pays. »

Au moment de la déclaration de guerre, il vient de subir ses derniers examens et de soutenir sa thèse de doctorat en médecine. Il est tout de suite affecté, comme médecin aide-major, au groupe de brancardiers de la ...e division. Pendant les trois premiers mois de la guerre, il prend part aux deux campagnes d'Alsace, puis à la retraite dans la direction de Paris, puis à l'avance de la Marne à l'Aisne. Mais le front se stabilise. André Dumas souffre de son inactivité forcée. Il apprend qu'un de ses camarades, officier d'administration de réserve du service de

santé, a réussi à passer comme sous-lieutenant dans un bataillon de chasseurs à pied. « Ce que cela me donne envie, écrit-il le 8 novembre 1914. Je ne crois pas que cela soit encore nécessaire, car il reste des officiers à l'arrière. Mais, si on me l'offrait, je vous assure que je sauterais dessus avec plaisir. Ne vous effrayez pas, du reste, on ne me l'offrira pas : les médecins, cela ne compte même pas ; on ne pense pas que cela soit capable de se battre... C'est déjà pénible de ne pas pouvoir se battre quand obus et balles tombent autour de vous ; mais c'est encore bien plus dur de ne pas les entendre tomber. »

Il écrit encore le 1er décembre 1914 : « Je pense de plus en plus à l'idée d'aller dans un régiment d'infanterie. Crois-tu que cela soit possible de demander à être nommé sous-officier ou sous-lieutenant dans un régiment d'infanterie ? Vois-tu, je ne suis pas fait pour être médecin militaire, surtout en temps de guerre. Je suis presque honteux à l'idée que d'autres se battent et que, moi, je ne suis pas digne, parce que j'ai un brassard au bras, de porter un fusil. Un sentiment de honte me prend à l'idée que je dors dans de bons draps, que je mange si bien que j'engraisse... En faisant valoir mon B. A. M., mon année de service et mes galons de maréchal des logis, ce serait peut-être possible de demander à devenir combattant. »

Il obtient sa mutation comme médecin de ba-

taillon au ...e régiment d'infanterie, celui où son père est lieutenant-colonel. C'est à ce régiment qu'il fera presque toute la campagne. Il tient les tranchées à Mouron, Wingré, Autrèches. Il montre toujours la même ardeur à accourir au secours des blessés. Il déploie toutes ses qualités d'organisateur dans l'aménagement d'une infirmerie modèle qui lui permet de remettre rapidement sur pied les malades légers. Il est alors cité une première fois à l'ordre de la brigade : « S'est distingué depuis le début de la campagne par son dévouement. Grâce à sa présence immédiate dans la tranchée de première ligne, il a réussi à sauver la vie à plusieurs blessés, exposés à un feu intense d'artillerie. »

Pendant cette période, on parle de l'envoyer dans une ambulance chirurgicale. Il proteste : « C'est à l'arrière, cela ; je n'en veux pas. C'est à nous, aux jeunes qui n'avons pas de famille, à nous exposer en première ligne. On en envoie bien assez, de ces malheureux pères de famille qui meurent en pensant à la veuve et aux orphelins qu'ils laissent. Non, ma place est ici, dans un régiment ; je dirai plus : dans un régiment qui a fortement écopé et qui écopera encore parce que c'est un régiment qui a du cran. C'est là que je me trouve dans mon milieu. Tout médecin que je suis, j'y risque ma peau et j'en suis fier. Et puis, un médecin qui n'a pas peur, un médecin qui ne considère pas son titre de doc-

teur comme un droit à se tenir caché dans le fond d'une cave, bref, un médecin en qui les hommes aient confiance parce qu'ils savent qu'au moment du danger, il ne les laissera pas en panne, mais fera tout son possible pour les sauver, voilà ce que je veux être. D'autres sont bien plus qualifiés que moi par leur science pour faire partie de ces formations chirurgicales dont je déplore du reste, au point de vue scientifique, de ne pouvoir faire partie ; car, évidemment, en tant que médecin, cela m'intéresserait beaucoup plus que de passer la visite journalière. Mais, en temps de guerre, ce n'est pas cela qui compte. Ma place de jeune aide-major est à l'avant, à la première ligne des médecins. J'y suis, et tout ce que je désire, c'est d'y rester le plus longtemps possible. »

Ce n'est point légèreté d'esprit et enthousiasme irréfléchi qui le font ainsi parler. Le 3 juin 1915, il écrivait à son père qui était lui-même aux armées : « Tu reviens très souvent, ces derniers temps, mon cher papa, sur le fait que l'un de nous pourrait disparaître et que nous vivons en plein danger. Tu as l'air de t'en faire du souci et tu as tort. Dieu nous a conduits jusqu'à présent ; Il nous conduira encore, et je t'assure que ce qui me donne la parfaite tranquillité avec laquelle je vis dans un milieu, somme toute, évidemment dangereux, c'est que je me suis remis *complètement* à Lui. Je suis, je te l'assure,

tout à fait préparé à l'idée qu'un jour ou l'autre je pourrai mourir, et cette idée n'est pas faite du tout pour me faire peur. J'estime que, du fait de cette guerre, la mort a repris beaucoup plus sa vraie valeur. Au fond, qu'est-ce que la vie d'un individu en comparaison de la vie d'une nation, surtout quand, au-dessus de cela, on sait qu'il y a une vie éternelle qui vous attend ! Si je sais que votre douleur serait dure à supporter si l'un de nous disparaissait, je sais aussi que vous êtes de taille à la supporter parce que vous savez, vous aussi, que cette vie-ci n'est qu'une vie de passage, et que, si nous sommes exposés, si peut-être l'un de nous tombe, c'est pour une belle cause, et il y aura lieu d'être fier de lui. Mon cher papa, je suis sûr que tu penses comme moi sur tout cela, puisque c'est toi qui m'as appris à penser ainsi. Mais je veux que tu saches quelles sont actuellement mes pensées les plus profondes. Elles te montreront, si je ne dois pas revenir, comment ton aîné sera mort en chrétien, « sûr de son Dieu », prêt d'avance et joyeusement, s'il le faut, au sacrifice de sa vie pour son pays, pour sa famille, et pour les sauver des traîtres qui, préparant la guerre tout en déclarant qu'ils ne déchaîneraient jamais cette calamité, ont attendu le jour où ils se sont cru sûrs de leur coup pour jeter bas les masques et déclarer qu'il n'y a au monde qu'une chose : la force. »

S'il tenait ainsi à être en première ligne, ce

n'est pas qu'il aimât la guerre comme telle. Ses horreurs lui ont causé d'atroces souffrances morales. Comme un bon et vrai médecin qui sait que sa mission sociale est de conserver à tout prix la vie humaine, il aimait à constater que son devoir — tout en lui permettant de s'exposer lui-même au maximum de dangers — ne lui faisait pas une obligation de tuer, mais l'amenait, au contraire, à diminuer des souffrances : « Si tu savais, disait-il à l'un de ses parents, combien je suis heureux de penser que, grâce à moi, quelques hommes ont la vie sauve ! » C'est pour cela qu'il partait à l'assaut avec la section quand elle bondissait hors de la tranchée, et il criait à ses voisins : « N'aie pas peur ; je sors avec toi ; si tu es touché, je suis là ; je te panserai tout de suite. »

Cependant, l'offensive de Champagne, en septembre 1915, s'approche. Il en suit fiévreusement les préparatifs. L'enthousiasme déborde dans ses lettres ; mais aussi les sentiments intimes qui font son calme : « Demain, écrit-il le 24 septembre 1915, je pars pour l'attaque. Nous allons donner un coup formidable. L'ordre du général Joffre vient de nous être lu. On marchera jusqu'à la gauche. Tout est prêt ; nous sommes prêts aussi. Je vous jure de ne pas m'exposer inutilement. Je ferai mon devoir simplement. Quoi qu'il arrive, ayons confiance en Dieu et sachons que tout ce qui arrive est pour notre bien.

Je le vois et c'est pour cela que je remets ma vie entre ses mains, comme vous la lui remettez, n'est-ce pas ? Ne vous inquiétez pas si vous ne recevez pas de nouvelles régulières ; nous avons la conviction, après la formidable préparation que les artilleurs nous font depuis dix jours, d'avancer. L'heure est venue où nous allons libérer notre sol et venger ceux qui sont tombés pour la défense de la France. »

A l'heure de l'attaque, il se trouve dans la tranchée de première ligne. Il y soigne les premiers blessés, puis, aussitôt après, rejoint les vagues d'assaut. Durant trois jours, et trois nuits, il se dépense sans compter. Il saute de trou d'obus en trou d'obus pour répondre aux appels de détresse, sans se soucier du bombardement qui fait rage. Le souffle d'un obus le renverse. Pendant plusieurs heures, il reste sans connaissance. Il trouve l'énergie, une fois revenu à lui, de continuer son service. On pense alors à le proposer pour la Légion d'honneur ; mais on le trouve un peu jeune pour cela et il est cité à l'ordre de l'armée : « A fait preuve du plus grand dévouement et d'un courage supérieur en assurant sous le feu la relève des blessés pendant les combats du 25 au 29 septembre ; en particulier, est venu en toute première ligne, sous un feu d'artillerie violent, donner ses soins à son colonel blessé. »

En février 1916, la division d'André Dumas

contribue à arrêter la ruée allemande sur Verdun. Là encore, miraculeusement, il échappe à la mort. Après avoir évacué son poste de secours, il le quitte le dernier, sous le feu des Allemands qui garnissent la crête, à huit cents mètres de lui. Une balle l'atteint à la jambe. Son médecin auxiliaire ne veut pas abandonner son chef comme celui-ci le lui demandait. Il le soutient et, grâce à lui, notre camarade parvient jusqu'à un caisson attelé et abandonné. Il coupe les traits, se fait hisser sur un cheval et échappe à la capture. Il est alors cité à l'ordre du corps d'armée : « A été blessé gravement au moment où, ayant réussi à évacuer entièrement les blessés de son poste de secours presque complètement cerné par l'ennemi, il se retirait le dernier sous le feu de l'infanterie ennemie. »

A peine guéri, il revient à son cher bataillon du ...e. Il fait avec lui toute la campagne 1916 et est cité, pour sa conduite dans la Somme, à l'ordre de l'armée : « Médecin du bataillon depuis le début de la campagne. Blessé grièvement en février 1916 et revenu incomplètement guéri au front. Le 12 août 1916, est arrivé sur la tranchée conquise en même temps que le bataillon et a assuré aussitôt l'évacuation rapide des blessés. S'est dépensé sans compter pendant dix jours, soignant les blessés en première ligne malgré un intense bombardement. »

Quelques jours plus tard, il est encore cité à

l'ordre du corps d'armée : « Dans la nuit du 14 au 15 septembre 1916, s'est porté au secours d'un officier blessé grièvement. Malgré la violence du bombardement, a pansé et évacué cet officier sans se soucier du danger. Officier très brave, déjà cité quatre fois. »

Il est encore avec son bataillon au début de 1917 ; mais il doit le quitter pour prendre, par intérim, la place du médecin-chef dans un autre régiment. Il participe à ce titre à la prise de Bouchavesnes. Le 16 avril 1917, près de Reims, il part, selon son habitude, avec les vagues d'assaut. Au moment où, penché sur un officier blessé, il faisait un pansement, un obus éclate à ses côtés, et le blesse de multiples éclats. Tout couvert de sang, il revient en chancelant à l'arrière. Il croise, dans un boyau, un détachement qui monte en renfort. Reconnaissant leur major aimé, les hommes, d'un mouvement instinctif de respect, se rangent le long du parapet et présentent les armes. Ces honneurs rendus au moment de la bataille restèrent toujours gravés dans la mémoire du blessé et jamais témoignage d'estime ne lui fut plus sensible. Il est évacué sur Montauban. En plus de ses autres blessures, il a une fracture du rocher. On le croit à toute extrémité. On le trépane et, pendant plusieurs jours, il est entre la vie et la mort. Sa robuste constitution et son énergie ont raison du mal. Il se remet lentement et, le 20 mai 1917,

il est nommé chevalier de la Légion d'honneur : « Modèle de bravoure et de dévouement ; au front depuis le début de la campagne, a été cinq fois cité à l'ordre. Le 16 avril 1917, a reçu une troisième blessure grave alors que, dans une zone violemment battue, il prodiguait ses soins à un officier blessé. » Il a la joie de recevoir sa croix de la main de son père, le colonel Dumas. Il se remet. Après trois mois de convalescence, il est déclaré inapte, pendant six mois, à servir sur le front, C'est au cours de cette période d'inactivité forcée qu'il épouse, à Montauban, en février 1918, la fille de notre ami, M. le professeur Léon Maury. Aussitôt ces six mois d'inaction passés — six mois pendant lesquels, avec sa jeune femme, il a fait de longs rêves d'avenir, des rêves de travail utile et de dévouement — quoiqu'une fracture du crâne lui donne le droit de ne plus servir sur le front, il juge que la place d'un jeune médecin de carrière est là-bas et il demande à être affecté au VIIe corps. Il avait rejoint, comme médecin-chef, le 21 juillet, le ...^{e} bataillon de chasseurs en pleine action. « On se bat dur par ici, écrit-il. Nous allons vers la victoire. Je suis heureux d'en être. » Pendant cinq jours, il a la satisfaction d'assister au recul progressif de l'ennemi ; mais, le 26 juillet, il est frappé d'un éclat d'obus à la tempe droite. Voici les détails donnés, dans une lettre à la veuve de notre ami, par le médecin accouru

à son secours : « Le major revenait au poste de secours avec un blessé et un brancardier. Le poste de secours était installé dans une maison sur le bord d'un petit ruisseau qu'il fallait traverser pour aller aux lignes. Votre mari était arrivé sur la berge opposée lorsqu'un obus éclata tout près de lui. Le brancardier qui était déjà descendu dans le lit de la rivière avec le blessé remonta de suite pour lui porter secours, pendant que le blessé venait nous prévenir de l'accident. Votre mari dit alors au brancardier : « Je suis blessé mortellement et nouvellement marié. Vous direz à ma femme que je suis mort en brave et pour la France. » Comme ce dernier essayait de le convaincre qu'il n'était blessé qu'à la main, M. Dumas lui montra sa blessure au crâne. Presque immédiatement après ce geste, il entra dans le coma. »

Il mourait peu après sans avoir repris connaissance. Il est enterré à Bussiares, à douze kilomètres de Château-Thierry.

Quelques jours plus tard, notre ami était cité à l'ordre de la division : « Arrivé en pleine bataille, comme médecin-chef du bataillon, s'y est fait remarquer de suite par son dévouement, notamment le 25 juillet, en allant lui-même, en des points extrêmement périlleux, porter ses soins aux blessés. Tué dans l'accomplissement de son service. »

Jean Hébert est né à Saint-Brieuc (Côtes-du-Nord), le 26 octobre 1896. Toutefois, il n'avait pas de sang breton dans les veines, son père étant Normand et sa mère Languedocienne. Mais son père occupait, à ce moment-là, une chaire d'anglais au lycée de Saint-Brieuc.

La Bretagne n'en fut pas moins sa petite patrie. Il y passa, à Saint-Brieuc et à Brest, les quatorze premières années de sa vie, quatorze années pleines de bonheur, de souvenirs joyeux sur lesquels il revenait fréquemment dans ses lettres à sa fiancée. Pendant ses congés à Melon, petit village du Finistère, au nord de Brest, il aimait se mêler aux travaux des paysans. Robuste, plein d'entrain, il éprouvait un besoin constant d'action. On voyait se manifester déjà en lui cet esprit d'initiative qui le caractérisa plus tard et par lequel il s'imposait aux enfants de son âge et même à d'autres plus âgés. Ce besoin d'activité physique ne l'empêchait pas d'être bon écolier. Il connut, à Brest, de beaux succès scolaires dont il jouissait de tout son cœur ; mais il ne récriminait jamais s'il lui arrivait de réussir moins bien. Il écrivait seulement, sur le journal qu'il prit l'habitude de tenir dès l'âge de treize ans : « La prochaine fois, il faudra que je fasse mieux. »

Il termina ses études au lycée de Bordeaux, où son père et sa mère avaient été appelés comme professeurs respectivement aux lycées de garçons

et de filles. C'est dans cette ville qu'il fit sa première communion : « J'ai fait ma première communion avec foi », écrivait-il dans son journal. En 1912, il passait simultanément les baccalauréats C et D, tous deux avec mention. En 1913, il passait en même temps les baccalauréats de mathématiques et de philosophie, les deux également avec mention. L'année suivante, il entrait au cours de Spéciales préparatoires et terminait l'année — sa dernière complète au lycée — par les plus brillants succès.

Il alla passer les vacances de 1914 au camp de Domino où il était déjà allé l'année précédente et qui avait produit sur lui une si profonde impression. Il aimait tant sa chère Fédération et l'admirait du fond du cœur. « Si nous avons le bonheur d'avoir des enfants, écrivait-il à sa fiancée, nous leur montrerons l'idéal de la Fédération, car je trouve que c'est le plus beau qu'on ait jamais réalisé. » Il devait, après le camp, se rendre pour quelques semaines en Allemagne où il avait déjà fait deux séjours de vacances à Bielefeld (Westphalie), en 1910 et en 1912. La déclaration de guerre bouleversa le camp de Domino ; la plupart des campeurs durent le quitter. Les chefs partirent, appelés par leur devoir militaire. Jean Hébert fut un de ceux à qui Grauss confia la direction et la caisse du camp. Comment il s'acquitta de sa tâche, une lettre de Pont à Grauss le montre : « Je pars

du camp sans inquiétude ; on ne risque rien avec Hébert. Difficilement tu aurais pu trouver mieux. Il a su sortir de toutes les difficultés qu'il a rencontrées et elles ne lui ont pas été ménagées, loin de là. Il en a eu de toutes sortes : matérielles et morales. Je ne l'ai jamais vu découragé et, chaque jour, il a montré un peu plus d'énergie que la veille. Pour lui, le camp de 1914 sera le camp inoubliable. D'ailleurs, il a fait du bien à beaucoup. »

En octobre 1914, il entrait en Spéciales, mais il n'y finit pas l'année ; la classe 1916 fut, en effet, appelée en mars 1915 ; il prépara l'examen d'aspirant d'infanterie, préférant cette arme à toute autre et partit à St-Cyr dans les premiers jours d'août 1915.

Il apporta à ses études militaires la même ardeur qu'il avait montrée pour son travail de classe. Le 31 août 1915, il sortit de St-Cyr comme aspirant et alla passer le mois de septembre à Bayonne pour apprendre le fonctionnement des mitrailleuses.

Cette première séparation d'avec sa famille lui coûtait beaucoup, il avait demandé à ses parents de venir passer le mois d'août à Versailles où il pouvait les voir le dimanche ; et lorsqu'il était à Bayonne, il était heureux d'avoir son père ou sa mère pour vivre ensemble les journées du dimanche. Le 5 octobre 1915, il quitte Bordeaux avec un groupe assez nombreux d'aspirants du

sud-ouest. A partir de ce jour, jusqu'à la veille de sa mort, il ne manque pas un jour d'écrire à sa mère. Il n'envoie que rarement de longues lettres ; sa correspondance se réduit généralement à des cartes-lettres ou à des cartes postales ; mais tous les événements de sa vie de soldat y sont notés avec tous ses espoirs, ses désirs, ses pensées.

Il va d'abord rejoindre le ...e en Lorraine et, comme on ne l'envoie pas se battre assez vite à son gré, il s'impatiente. Il a peur d'arriver trop tard : « Pourvu qu'on ne nous fasse pas passer ici une période de plus sous prétexte que la majorité de la classe 16 n'est pas encore sur le front ; s'il en était ainsi, j'irais trouver le général pour lui dire que je m'encroûte ici et que je veux m'en aller. »

Du 5 octobre 1915 au 24 mars 1916, il reçoit une série d'affectations ; et enfin, le 24 mars, il est désigné pour le ...e d'infanterie qui sera son régiment où il vivra d'une vie intense, entouré de l'affection de ses hommes, de l'estime et de l'amitié de ses chefs.

Au ...e, son temps se partage entre les occupations militaires et ses études qu'il poursuit sans cesse ; un jeune aide-major qui devint son ami, allant le visiter pour la première fois en première ligne, le trouva, au fond de son gourbi, étudiant à la clarté d'une bougie les leçons de mathématiques spéciales de Blutel. A ce moment, il songe

encore à continuer après la guerre ces chères études de sciences, à entrer à l'Ecole Normale Supérieure : « J'avais, écrit-il à sa fiancée, de belles ambitions désintéressées, je voulais devenir professeur de chimie dans une Faculté, et travailler pour faire du bien, pour découvrir des choses qui donneraient au monde plus de confort et de bonheur. Ce qui avait éveillé en moi cette vocation, c'était la lecture de la *Vie de Pasteur,* par Vallery-Radot. C'est un modèle de vie simple et désintéressée, une véritable vie de savant dont les plus grandes joies sont de découvrir des choses rendant l'humanité plus heureuse et j'aurais voulu suivre de loin, oh ! de très loin, Pasteur. »

En juin 1916, le ...e va prendre part à la grande bataille de Verdun qui dure déjà depuis quatre mois, Jean Hébert va enfin pouvoir se battre. « On n'a qu'à recevoir des ordres et à les exécuter. Advienne que pourra, chacun fera son devoir et à la grâce de Dieu (7 juin 1916). Peu à peu, il s'approche de la bataille et selon lui « l'attente est presque aussi terrible que l'action ». Le 14 juin, il écrit : « Nous partons ce soir afin d'occuper le village de X. » Et voici ce qu'il raconte dans une lettre du 20 juin : « C'est le 14 que nous avons relevé le ...e bataillon de chasseurs en première ligne. Le matin, nous ne savions encore rien ; à midi, on avait l'ordre d'aller occuper le village de F... en

deuxième ligne. A cinq heures, pendant le dîner, le chef de bataillon vint nous dire qu'on craignait une attaque sur la cote ... pour le 15 ou le 16 et que nous avions pour mission d'y tenir coûte que coûte. Ce fut alors la distribution hâtive des cartouches, des grenades, des fusées signaux, des vivres pour cinq jours. A 7 heures du soir, les sections partaient à deux cents mètres d'intervalle, chacune avec un guide. Alors commença une marche dont je me souviendrai longtemps. Les deux premiers kilomètres allèrent à peu près bien ; mais les cinq suivants ! Il est impossible de s'imaginer ce que ce fut. Il avait plu toute la nuit ; une boue argileuse et gluante vous faisait glisser à chaque pas. Le terrain était complètement bouleversé. Pendant les deux derniers kilomètres, il n'y avait pas un mètre carré sur lequel ne fût tombé un obus, et quels obus ! Des 210, des 280, des 380, des 420 ! Des trous de un à quatre mètres de profondeur et de dix à cinquante mètres de tour. Tu peux t'imaginer la grandeur de ces trous, si je te dis qu'au moment où on est venu nous relever j'ai fait entrer cinquante hommes dans l'un d'eux et que j'aurais pu en mettre davantage. Dans ces trous, figure-toi un à deux mètres de boue liquide, et pense, de plus, que nous avions tous une trentaine de kilos de cartouches, grenades et vivres sur le dos. Des shrapnells éclataient à droite et à gauche, des fusées éclairantes nous obligeaient à nous

aplatir à chaque instant. Tout le long du chemin, des cadavres en décomposition répandaient une forte odeur, des groupes de six brancardiers rapportaient des blessés (ils partent six pour être sûrs d'arriver quatre). De tous côtés, des caissons brisés, des roues, des canons en morceaux ; des obus non éclatés. Tâche de te représenter tout cela et tu te feras une vague idée de ce que fut cette relève. Là-bas, sans bruit, un adjudant de chasseurs me montre trois trous d'obus où je place ma section. Le plus dur était passé... Durant les quatre jours passés là-haut, il ne s'est pas écoulé dix secondes, montre en main, sans que j'entende siffler un obus français, souvent plus d'une vingtaine à la fois, tandis que j'ai vu des périodes de trois ou quatre heures sans qu'il en tombe un allemand dans le secteur du bataillon. »

Les 23, 24 et 25 juin, Jean Hébert prend part à un des combats les plus terribles de la bataille de Verdun : « Tu as dû être bien inquiète ces jours-ci en apprenant la formidable bataille des 23, 24, 25 juin. J'y étais ; et mieux que cela, c'est ma compagnie, avec la 6e, qui a arrêté les Allemands dans la direction la plus dangereuse. On a fait pour elle une demande de citation et j'espère qu'elle aboutira. Réduite à un moment à cinquante hommes, n'ayant plus qu'un officier, on a dégagé le poste de commandement du général, repris une crête que nous avons tenue trois jours

sans ravitaillement, n'ayant que des biscuits et des boîtes de conserves à manger et de l'eau sale de trous d'obus à boire. C'est un miracle que d'en être revenu intact. Quatorze heures de bombardement d'obus asphyxiants, quatorze heures pendant lesquelles on se sentait lentement étouffer et pendant lesquelles on voyait les hommes tomber un à un ; puis la pluie de 210 tombant sans interruption, la traversée du tir de barrage, la progression sous le feu des mitrailleuses, enfin l'assaut à la baïonnette ; tout cela c'est un cauchemar que j'espère ne jamais revoir. Encore aujourd'hui, alors que nous sommes à plus de 100 km. en arrière, on se demande si c'est bien vrai qu'on est encore vivant. Je suis trop fatigué pour t'écrire plus longuement ; je le ferai demain. Je ne veux aujourd'hui que t'apprendre que j'ai été félicité par le commandant pour ma conduite, que je suis proposé pour passer sous-lieutenant et que je vais être proposé pour la citation suivante : « Excellent chef de section. A entraîné sa section sous un violent feu de barrage et sous le feu de l'infanterie ennemie. Est allé seul reconnaître une position importante sous un violent bombardement et a rapporté au commandement des renseignements qui ont permis d'arrêter net la progression de l'ennemi. »

Ce qu'avait été ce combat, nous le savons par une lettre de M. l'aumônier Lauga. Celui-ci, quelque temps auparavant, avait rencontré Jean Hé-

bert qui s'était présenté à lui comme membre de notre Fédération et dont il était devenu tout de suite l'ami. Nous reproduirons ici un fragment de cette lettre de M. Lauga : « C'était en juin 1916 : l'offensive de la Somme allait se déclencher ; il fallait à tout prix tenir encore devant Verdun avec le minimum de troupes. Les Allemands surent dès le 16 qu'ils n'avaient plus devant eux qu'un rideau de forces françaises et, le 23 au soir, ce fut la ruée de six divisions contre la nôtre qui tenait du bois Fumin aux pentes de Froide-Terre et la ...e qui devait garder Thiaumont. Vous savez que jamais pareille attaque par les gaz n'a été vue depuis lors. Nos pertes furent terribles ; mais ils ne passèrent pas. J'ai pris part à ces effrayantes journées ; j'y ai perdu les meilleurs de mes paroissiens, entre autres le cher lieutenant Brunnarius. Je sus tout de suite qu'Hébert s'était conduit en véritable héros. C'est là d'ailleurs qu'il eut sa première citation et qu'il gagna son galon de sous-lieutenant. Ecoutez plutôt cet épisode de la bataille. Fleury-devant-Douaumont venait d'être perdu : il s'agissait d'empêcher les Allemands de descendre de la crête sur une position dite de « la Poudrière ». Hébert fut envoyé sur la ville avec cinquante-quatre hommes sous son commandement d'aspirant de dix-neuf ans ! Arrivé à destination, il aperçoit immédiatement les Allemands qui s'avançaient en formations ser-

rées : il y avait là deux bataillons. Notre ami se sentit perdu... Se tournant vers ses hommes, il leur dit simplement : « Il n'y a plus qu'à mourir ; mais on va leur montrer comment meurent des Français. Baïonnette au canon ! Chargeons ! » Et cette poignée d'hommes partit à l'assaut. Les Allemands, lorsqu'ils virent la petite troupe franchir le sommet de la crête, crurent à une première vague de contre-attaque... Ils firent demi-tour et, ce jour-là, la Poudrière fut sauvée. Mais le plus dur restait à faire. J'ai su, en effet, également, qu'Hébert voulut alors savoir avec qui il pouvait bien être en liaison à sa gauche. Il fit arrêter ses hommes, les forma en position de défense, et seul il partit dans la nuit... Or, c'était la nuit de l'enfer. Les tirs de barrage se succédaient, pas une tranchée, pas un boyau, un chaos de terrains défoncés, des trous de 210 ou de 380 au fond desquels il fallait descendre comme dans des cratères... Notre ami fit ainsi 800 mètres sans trouver personne : les compagnies à sa gauche avaient été décimées ; c'était la faille depuis si longtemps espérée, la ruée possible de l'ennemi par le « ravin de la mort » sur les pentes de Belleville. Hébert vit tout cela, et, jugeant la situation, revint sous la mitraille et dans les gaz et fit immédiatement avertir le commandement des résultats de cette mission : le danger fut paré à temps. »

Le 16 juillet 1916, Jean Hébert écrivait à sa

mère : « J'ai reçu ma citation à l'ordre de la division et, depuis quatre jours, je porte ma croix de guerre avec une étoile blanche. J'attends incessamment mon galon de sous-lieutenant. » Ce galon, il l'avait presque aussitôt et jouissait au milieu des siens d'une permission de sept jours bien méritée.

Il rejoint son régiment dans l'Argonne, dans un secteur calme, trop calme au gré du bouillant jeune officier : « Rien à faire ; on s'ennuie ; on aurait presque le cafard. Heureusement, j'ai mes mathématiques ; je me dérouille un peu. » « Le secteur est de plus en plus calme et dire que, pendant ce temps, il y a des régiments qui connaissent l'ivresse de la victoire. »

De loin, il s'intéresse à la vie de sa famille et, par la pensée, suit ses deux jeunes frères dans leurs études et leurs travaux de classe. Le 7 septembre 1916, il écrit à son petit frère Yves : « Tu t'es consciencieusement amusé, maintenant il va falloir rentrer et tu travailleras aussi bien que tu as joui de tes vacances. C'est à toi, à ceux de ton âge qu'incombera en partie le lourd travail de rendre la France encore plus florissante qu'avant la guerre. Combien en manquera-t-il de ceux qui auraient mérité de voir le fruit de leur courage et de leur dévouement? Vous en profiterez ; mais vous devrez faire chacun le travail que deux ou trois auraient fait avant la guerre. »

Au mois d'octobre, son régiment retourne dans la région de Verdun, à l'endroit même où s'était déroulée la sanglante bataille du 23 juin. Jean Hébert est d'abord retenu quelques jours à l'arrière pour suivre un cours ; mais il regrette de ne pas être avec ses hommes : « La compagnie est montée en ligne hier ; je suis désigné pour suivre un cours sur les gaz asphyxiants ; je vais être embusqué pendant quelques jours. Cela m'ennuie de ne pas être avec mes camarades pendant des heures dures, mais puisque la destinée veut que je n'y sois pas, je n'ai qu'à m'incliner. » Et peu après : « Je suis très bien installé. Dire que mes camarades sont dans la boue ! » Il ne tarda pas, d'ailleurs, à rejoindre sa compagnie et c'est alors qu'il devait vivre quelques-unes des heures les plus terribles de sa vie de soldat : « La pluie, la boue, toujours de la boue et encore plus de boue, c'est l'enlisement progressif. Jamais colis n'est arrivé plus à propos que le tabac que tu m'as envoyé. Merci pour mes hommes et pour moi. » — « Il fait très mauvais temps depuis hier ; le séjour ici devient très pénible, le moindre trou se remplit de boue et nous sommes dans la vase. Nous tenons bon. » « Encore huit jours de cette vie et nous devenons fous. » — « Quelle journée et quelle nuit ! Nos cinquante centimètres de boue gèlent maintenant. Nous souffrons physiquement comme il est difficile de l'imaginer. » — « Un rayon

de soleil nous a un peu remontés ; mais nous sommes presque à la limite des forces humaines. » — « Nous jouissons d'un repos bien gagné. Nous avons pataugé dans la boue, dans des trous d'obus, des éléments de tranchée, pour ainsi dire sans abri. Nous avons enduré le maximum de souffrance physique. Peu d'hommes ont été tués ou blessés ; mais beaucoup ont dû être évacués pour pieds gelés et faiblesse. Ceux qui sont revenus ont mis plus de trois heures pour faire huit kilomètres ; tu vois où nous en étions. Aujourd'hui nous sommes heureux, ce que nous avons fait a permis de remporter la brillante victoire que tu connais aujourd'hui (reprise de Douaumont). Notre gloire sera bien petite à côté de celle de nos remplaçants ; mais nous avons le droit de revendiquer notre juste part du succès. On va d'ailleurs nous donner quelques récompenses. Je suis proposé pour une citation. » Il fut, en effet, cité à l'ordre de la brigade le 20 novembre 1916 : « Jeune officier d'un courage et d'une bravoure extraordinaires. La compagnie occupant un secteur très difficile a, par sa gaieté, son entrain et sa présence continuelle parmi ses hommes, réussi à maintenir sa section en parfait état et à obtenir un rendement de travail exceptionnel. » Quelques jours après, il allait en permission. Sa figure ne portait pas trace de ces semaines d'horreur. Il était simple et gai, comme toujours, et se livrait tout entier

à la joie d'être parmi les siens, évitant de parler de la guerre et de ce qu'il avait fait. Un mot qu'il prononça au cours de cette permission mérite d'être rapporté. Il parlait, à contre-cœur du reste, des souffrances de ces trois semaines passées sous la pluie, dans la boue, au cours desquelles beaucoup de ses hommes avaient eu les pieds gelés. Sa mère lui dit : « Pourquoi n'achètes-tu pas de grandes bottes qui te protégeraient les pieds et les jambes. » Il répondit : « Je veux être comme mes hommes et, s'ils se plaignent parfois, je veux être en droit de leur dire : « Voyez, je suis comme vous. » Il travaillait comme eux, maniait la pelle et la pioche, les encourageait par ses paroles et surtout par son exemple et trouvait le courage de paraître gai dans les pires circonstances.

Le 25 décembre 1916 fut un beau jour pour lui : « Je suis allé à six kilomètres d'ici assister à un culte de Noël de M. Lauga et à un arbre de Noël, oui, un arbre de Noël, un vrai, avec des bougies et des cadeaux et on a fait une petite fête exactement comme celle des Ecoles du Dimanche. Ce sera un Noël dont je me souviendrai longtemps. »

Il gardait aussi un souvenir ému de Pâques de la même année où dans un petit village en ruines, en Lorraine, avec un de ses camarades, il avait pris la Sainte-Cène que son cher aumônier M. Lauga lui avait apportée.

Toujours il a eu la plus entière confiance dans la victoire et le succès final : « Vous pouvez avoir confiance en nous ; le moral est excellent et nous sommes pourtant dans les bois et dans la boue. Que sera ce moral quand il fera beau, quand les feuilles repousseront et que nous avancerons, chassant devant nous les Allemands en déroute ? Qu'on tienne à l'arrière, qu'on attende patiemment ; ici on se charge du reste. La France peut avoir confiance ; si on nous en donne les moyens, il y aura de belles choses en l'année 1917. »

Le 19 février 1917, Jean Hébert est nommé sous-lieutenant à titre définitif. Depuis quelque temps déjà et après bien des mois d'incertitude et d'indécision, encouragé par ses chefs, il avait pris la résolution de rester dans l'armée. Il abandonnait non sans regret ses chères études de physique et de chimie, car il rêvait de se faire rapidement une situation, ayant toujours eu le désir de fonder une famille dès qu'il le pourrait : « Je suis officier maintenant. Les circonstances ont préparé ma vie d'une certaine façon, je la continuerai ainsi. Tout métier fait avec goût et conscience permet d'être heureux. » — « Mes intentions ? Beaucoup travailler, tâcher de préparer l'Ecole de guerre, aller un peu aux colonies, etc. » De l'avis de ses chefs, un bel avenir pouvait lui être réservé. En apprenant sa mort, l'un d'eux écrivait : « Quelle perte pour le

pays ! Tous les espoirs étaient fondés ; nous qui le connaissions bien savons ce qu'il aurait pu faire. »

Au mois de mars 1917, Jean Hébert vient surprendre sa famille par une permission de trois jours qu'il a obtenue à la suite d'une nouvelle citation à l'ordre de la division : « Officier d'une grande bravoure, a brillamment exécuté un coup de main sur les tranchées ennemies, malgré un violent barrage de grenades ennemi. S'est replié, sa mission terminée, en aidant un de ses hommes blessé à revenir dans nos lignes. » (15 mars 1917).

Il y a ensuite une période de calme relatif dans le secteur où se trouve le régiment de Jean Hébert ; l'inaction lui pèse : « Rien de nouveau ici, tandis que, d'un autre côté, on se bat terriblement. Il doit se livrer en ce moment une bataille qui aura d'énormes conséquences et elle a l'air de bien tourner. A quand notre tour de nous battre ? » — « Je commence à avoir assez de cette vie de tranchées quand je vois des divisions qui recommencent la manœuvre en avant. Je crois que tout le monde ici est de mon avis. On ne demande qu'à attaquer pour infliger aux Allemands la défaite finale. »

En juin, il circule des bruits de départ dans la division et, peu après, elle va prendre son rang du côté du Chemin-des-Dames : « Nous allons sans doute avoir une épreuve à traverser ; nous

nous en sortirons avec autant d'honneur que les fois précédentes ; nous sommes tous prêts à faire notre devoir jusqu'au bout. » — « Ne t'inquiète pas trop ; c'est un mauvais moment à passer ; j'y vais avec le plus grand espoir. Je suis sorti indemne de secteurs plus durs que celui où nous allons, il n'y a aucune raison pour que j'aie moins de chance cette fois. »

Les mois de juillet et août sont particulièrement pénibles : « Le bombardement est effrayant, ou plutôt, je dis mal, il nous a transformés en bêtes presque inconscientes du danger, et c'est à peine si on baisse la tête pour éviter un obus. Il ne faudrait pas dix jours comme la journée d'hier et la nuit précédente pour nous rendre complètement fous. C'est merveilleux, pourtant, comme le moral est bon. Les Allemands peuvent venir, même si ma section est réduite de plus de moitié, ils ne passeront pas ! »

Au mois d'octobre, il va suivre un cours de deux ou trois semaines. Il emploie ses loisirs à se perfectionner en allemand et exprime le désir de prendre des leçons pendant sa prochaine permission. Il lit de l'allemand, envoie à son père des listes de mots qui l'embarrassent et rompt ainsi la monotonie des longues journées de tranchées dans un secteur calme. Il lit avec un intérêt passionné les publications de la Fédération et ne résiste pas au désir d'annoter en marge quelques passages du *Semeur*.

Au début de février 1918, il a une permission au cours de laquelle il se fiance. Il repart plein d'espoir, de confiance en l'avenir, faisant mille projets de vie simple, laborieuse, toute de devoir, réalisation d'un bel idéal. C'est la dernière fois qu'il voit les siens.

Au mois de mars, il suit avec un intérêt fiévreux les phases de la bataille qui se livre à l'ouest et vers laquelle on dirige son régiment : « Je crois que, cette fois, c'est la plus grande bataille de la guerre qui est engagée, et il me semble, d'après tout ce que nous voyons et la direction que nous prenons, que nous ne tarderons pas à aller aider un peu à la grande bataille de Noyon. Le moral est merveilleux, on ne demande qu'à aller là-bas et reconduire les Boches jusqu'à l'endroit d'où ils sont partis, si ce n'est plus loin. Ne t'inquiète pas, j'ai la plus grande confiance en la victoire d'abord, en ma chance ensuite. »

En avril, on l'envoie encore suivre un cours un peu à l'arrière : « Je suis toujours embusqué et très bien installé. Ce qui est ennuyeux, c'est de penser que mes camarades sont en première ligne dans un coin assez dur et que je ne fais rien pour eux ici. Le soir, quand je suis confortablement couché dans un bon lit, c'est réellement pénible de penser que les autres ne dorment pas et sont dans la boue. »

Le 9 mai 1918 lui apporte une grande joie :

« Je reçois à l'instant la nouvelle que je suis nommé lieutenant à titre définitif. » Quelques jours après commence une nouvelle offensive de l'ennemi du côté du Chemin-des-Dames. Jean Hébert déplore ce recul, cette évacuation d'un terrain précieux où il a souffert avec ses hommes l'année précédente ; mais il conserve sa confiance.

Peu après, son secteur est furieusement attaqué et nous touchons au dénouement fatal, à la fin de cette belle vie toute de joie, de confiance inébranlable, de devoir, d'héroïsme. Dès le 6 juin, l'ennemi prépare une nouvelle attaque dans la région de Montdidier en direction de Compiègne. Elle débute par de terribles bombardements : « Nous menons une vie d'alertes perpétuelles et notre repos ne sera pas très reposant. Je suis fatigué et j'aurais grand besoin de passer quelques jours à la maison. »

Ce moment de fatigue ne dure pas. Le 8 juin, il écrit à sa mère : « Ça « barde » ; tout va bien, les Boches ont des pertes énormes, on ne s'en fait pas. » Et quel enthousiasme, quelle certitude de victoire dans ces derniers mots écrits à la hâte, la veille de sa mort, et qui sont comme un testament, comme une prophétie : « Situation excellente, nous n'avons pas encore donné. Ils ne passeront pas ! »

Le lendemain, il donnait à son tour. Son capitaine raconte ainsi sa fin : « Le 11 juin,

votre fils prit le commandement de deux sections qui étaient chargées d'interdire à l'ennemi l'accès du village de Courcelles. Jean, animé du plus pur patriotisme et méprisant le danger, enlevant ses hommes par son exemple et sa bravoure, parvint à arrêter l'ennemi, puis à le refouler. Il vint aussitôt, joyeux, me rendre compte de son succès et reprit le combat. Quelques instants après, une balle l'atteignant en pleine tête le fit tomber sans une plainte, sans une souffrance. Aussitôt les Boches attaquaient avec fureur, occupaient à nouveau la tranchée et il nous était impossible de transporter à l'arrière le corps de notre cher camarade. »

Un officier du bataillon écrivant à un de ses amis donne les détails suivants : « Tu connaissais, mon cher ami, les qualités militaires de ce cher Hébert ; tu peux te figurer comment il est tombé. Avec le premier peloton de la compagnie, il allait reprendre une tranchée barricadée dans laquelle nous avions à nous installer pour l'attaque. La barricade était fortement défendue. C'est à bout portant que l'on tirait. Le sous-lieutenant G. avait déjà été blessé et je t'assure qu'Hébert faisait de la bonne besogne avec ses grenadiers. Plusieurs des braves qui l'accompagnaient étaient déjà tombés, certains tiraient des V. B. à bout portant, tu vois un peu. Ayant aperçu une infiltration allemande à sa droite, le lieutenant Hébert s'y est élancé, suivi de ses

grenadiers et c'est au moment où il commandait le feu qu'il reçut une balle en pleine tête. »

Un aide-major de ses amis écrit : « Il venait de se conduire, comme vous vous en doutez bien, d'une façon merveilleuse... Jean Hébert était très aimé au bataillon et chacun admirait son courage, sa bravoure, son mépris du danger, de la mort. Il est mort en héros, en entraînant ses hommes... »

Son commandant avait pour lui une véritable affection. « Je ne peux me faire à l'idée de sa disparition, écrit-il. Il a fait l'admiration de tous. J'avais pour lui l'affection la plus profonde et je suis aussi cruellement frappé que sa famille, car je le considérais comme mon enfant. Il est tombé glorieusement en donnant à tous le plus bel exemple de bravoure et d'abnégation. Vous pouvez être fière de lui et son souvenir vivra éternellement dans le cœur de tous ceux qui l'ont connu au bataillon. »

Quelques extraits d'une lettre du pasteur Lauga donneront une idée du caractère de Jean Hébert : « Vous savez combien je m'étais attaché à lui pour sa belle droiture d'âme, pour sa noblesse de conscience et son admirable courage. J'avais vu l'influence qu'il exerçait, les amitiés dont il avait su s'entourer, la confiance de ses hommes qui savaient que jamais il ne demandait rien qu'il ne l'accomplît lui-même. Sa piété humble, qu'il n'extériorisait que diffici-

lement, était solide et confiante. Je le verrai toujours, en cet après-midi du jour de Pâques 1916, dans un petit village en ruines de la Lorraine, prenant avec un de ses camarades la Sainte-Cène que je lui avais apportée. Oh ! le noble ami, et comme je remercie Dieu de m'avoir permis de le connaître. »

Il écrivait lui-même, le 1er mars 1918 : « Je n'ai trouvé de force véritable qu'en Dieu. Dans la vie courante, au moment des petites déceptions de chaque jour, je suis sûr qu'il est bien plus facile à un chrétien qu'à un autre de retrouver le calme. » Et le 20 mars : « J'ai lu avec émotion la biographie de J. Fontaine-Vive. Elle m'a d'autant plus intéressé que je l'avais connu à Domino en 1914. Quelle belle âme et comme je me sens petit par rapport à lui ! »

Jean Hébert a été cité à l'ordre de l'armée : « Le 10 juin 1918, l'ennemi cherchant à s'emparer d'une tranchée défendant l'accès d'un village, s'est jeté à sa rencontre à la tête de ses hommes, l'a arrêté, puis l'a forcé à rétrograder. A été tué quelques instants après. »

NOS DISPARUS

Toujours aucune nouvelle de : *Paul Morel, Albert Atger, Alfred Alcais, Jean Dubois, Jacques Forel, Georges Loupiac, Emile Robequain, de Magnin, Rochelin, Georges King.*

NOS PRISONNIERS

Raymond Warnery a été fait prisonnier. — *André Marchaud, Georges Schneller, Silvain Monod* sont rapatriés.

NOS BLESSÉS ET NOS MALADES

Au cours de sa permission, *André Rolland* a été atteint de la grippe. — *Paul Leenhardt* a été atteint de la fièvre typhoïde ; il va mieux. — *H. Falchi* a été grièvement blessé, le 4 octobre, au poumon droit. L'éclat étant malpropre a provoqué une pleurésie purulente. Falchi est soigné à l'hôpital temporaire n° 38 à Solesmes (Sarthe). — *Alfred Duntze,* à la suite d'une commotion, est devenu aveugle. Sa vue revient lentement. — *Quiévreux* a été atteint de la grippe. — *André Lamorte,* qui a eu la grippe, est maintenant en convalescence. — *Charles Roux* a reçu un éclat d'obus au bras droit et est en traitement à l'Hôtel-Dieu à Rouen. — *Marquie* a une fracture du tibia ; il est soigné à l'hôpital V. G. n° 20, à Paris. — *Georges Clavier* est en convalescence. — *Roger Vène* a eu les yeux gravement atteints par les gaz toxiques ; il va beaucoup mieux et est actuellement en convalescence. — *Albert Soulier* est réformé. — *Paul Genty* a une congestion pulmonaire. — *Charles Westphal* a rejoint son dépôt. — *Etienne Peyre* a reçu une balle à l'avant-bras droit

et est soigné à l'hôpital maritime, à Cherbourg ; il a la main droite paralysée. — *Alfred Rey-Lescure* a eu la grippe compliquée par un abcès à l'oreille. — *Teddy Kriegk* est maintenant au centre d'instruction de Valréas (Vaucluse). — *Robert Pont* est soigné à Nîmes ; son bras gauche est encore immobilisé. — *Léon Dubois* a reçu un éclat d'obus à la tête. — *Albert Perrier* va un peu mieux. — *Lucien Paris* et *H. Voltz* ont été atteints de la grippe ; ils ont rejoint leurs régiments. — *Félix Peyre* a été évacué pour épuisement ; il est à l'hôpital auxiliaire de Saint-Paul-Trois-Châteaux (Drôme). — *Etienne Girbal* a été blessé et est en traitement à l'hôpital 201 à Marseille.

CITATIONS ET PROMOTIONS

Etienne Girbal, aide-major, a été nommé chevalier de la Légion d'honneur : « Jeune officier ayant fait preuve, en maintes circonstances, du plus grand courage et du plus grand sang-froid. Blessé par éclat d'obus le 10 septembre 1918 en rentrant des premières lignes où l'appelait son service de médecin. Au bataillon depuis le 18 octobre 1917. Deux citations. Une intoxication par les gaz. » Cette nomination comporte l'attribution de la croix de guerre avec palme.

Maurice Mousseaux, sous-lieutenant, vient d'avoir une seconde citation : « Chargé de prendre au pied levé le commandement d'une section,

s'est imposé immédiatement à sa troupe et l'a vigoureusement entraînée à la contre-attaque. Malgré une résistance opiniâtre, a atteint tous ses objectifs en capturant des prisonniers. Officier remarquable par son courage et son énergie. »

Jean Guex est cité à l'ordre de la division : « Jeune brigadier plein d'allant et d'entrain, toujours volontaire pour les missions dangereuses. Le 7 octobre 1918, a entraîné son escouade avec un cran remarquable à l'assaut d'une position fortement organisée. A continué de progresser sous un feu violent de mitrailleuses. Blessé au cours de l'action. »

Etienne Peyre est cité à l'ordre de la division : « Jeune aspirant qui a reçu le baptême du feu avec une crânerie de premier ordre ; avait déjà fait preuve de solides qualités, les a largement déployées au cours des combats des 8, 9 et 10 août 1918, jusqu'à sa blessure. »

Henry de Vernejoul, lieutenant, est cité à l'ordre de l'armée : « Officier de grande valeur et d'une bravoure à toute épreuve. Commandant une compagnie d'attaque de première ligne, a été grièvement blessé en entraînant ses hommes à l'assaut des positions ennemies, restant toujours debout malgré le feu violent des mitrailleuses, donnant ainsi le plus bel exemple de courage. »

Robert de Vernejoul, médecin aide-major, est

cité à l'ordre du corps d'armée : « Modèle d'honneur et de dévouement, aussi brave que modeste, animé des sentiments les plus élevés et les plus généreux. Au cours des combats, s'est prodigué jour et nuit sans compter, parcourant un terrain balayé par l'artillerie et les mitrailleuses, se portant de lui-même jusqu'aux éléments les plus avancés, assurant le transport des blessés avec un mépris du danger qui a fait l'admiration de tous les zouaves. »

Le pasteur *Louis Gonin* est cité à l'ordre de la division : « Aumônier volontaire, dégagé de toute obligation militaire, n'a cessé, pendant son séjour à la division, de se faire remarquer par une activité inlassable dans l'exercice de son ministère. Pendant les périodes de combat, a fait preuve d'une haute conception du devoir en visitant les unités engagées, sans souci du danger et de la fatigue. »

Le pasteur *Alfred Escande* est cité à l'ordre de la division : « Pendant les journées des 14, 15 et 16 septembre 1918, s'est prodigué sans compter auprès des militaires blessés de la 17e division d'infanterie coloniale. Aumônier militaire parfait, donne à ceux qui souffrent le réconfort moral et les soins matériels avec bonté, zèle et simplicité. »

Paul Galley, capitaine, est cité à l'ordre de l'armée : « Attaquant en première ligne, le 22 juillet 1918, à travers un terrain difficile et

battu par des feux d'une extrême violence, a engagé le combat corps à corps avec des mitrailleurs ennemis, a fait une quinzaine de prisonniers et a neutralisé, grâce à son absolu mépris du danger, un des points qui gênaient le plus la progression des unités voisines. »

Henri Clavier est cité à l'ordre du service de santé : « Très bon soldat qui a fait preuve de courage et de dévouement en contribuant, dans une ville encore soumise au feu de l'ennemi, à l'organisation rapide d'un poste chirurgical et en prodiguant ses soins à de nombreux blessés. »

François Brunet est cité à l'ordre de l'armée. — *Alfred Westphal* et *Elie Lauriol* sont cités à l'ordre du corps d'armée. — *Jean Gardes* est cité à l'ordre de l'armée. — Nous n'avons pas encore le texte de ces citations.

Emile Fouret est nommé caporal. — *André Noirclerc* et *Marcel Muller* sont nommés brigadiers. — *Jacques Lafon* est promu maréchal des logis. — *Marcel Bresard* et *A. Bilhouet* sont promus aspirants. — *Daniel Michenot, Frédéric Maillard, André Blanc, François Brunet, Maurice Castelnau* sont promus sous-lieutenants. — *Georges Meyer* est promu sous-lieutenant pilote aviateur. — *Marc Gonin* est promu lieutenant.



NOTES ET DOCUMENTS

LES DERNIÈRES ŒUVRES DE PÉGUY

M. Daniel Halévy publie, à la librairie Payot et Cie, un volume intitulé : *Charles Pêguy et les Cahiers de la Quinzaine.* C'est certainement l'œuvre la plus approfondie sur la personnalité et l'œuvre du grand écrivain qui a péri dans la bataille de la Marne : toute sa vie y est racontée depuis sa petite enfance dans un faubourg d'Orléans jusqu'à sa mort au champ d'honneur et elle l'est d'après les sources les plus sûres et surtout d'après les souvenirs intimes. C'est tout un monde peu connu qui apparaît autour de Péguy et à propos duquel M. Halévy fait assister aux principaux mouvements de pensée qui occupaient la France à la veille de la guerre. Nous détacherons de ce beau livre quelques pages qui nous font connaître Péguy à la veille de la grande catastrophe :

« Que va-t-il écrire enfin ? Un mystère encore : là est le courant réel de son œuvre ; Péguy le retrouve, le suit, et produit un poème chrétien qui continue dignement le mystère de l'espérance. Un hasard lui donne une inspiration : Péguy a lu dans un paroissien les vers qui sont inscrits au jour anniversaire du massacre des Innocents ; cet hymne antique, d'une belle et suave latinité, l'enchante ; il le sait par cœur, il le récite, il le répète à tout venant.

« ...Péguy admire la beauté du rituel ; mais plus encore que la beauté, la signification de la fête le touche. Ces enfants massacrés sur un ordre d'Hérode n'ont jamais reçu le baptême : pourtant ils sont sauvés et saints. La grâce divine les a cherchés et retirés ; pour eux elle a courbé la loi ; elle l'a fléchie ; et ce fléchissement de la loi qui condamne, cette victoire de

la force qui sauve, c'est le sujet du mystère que Péguy commence d'écrire, comme c'est aussi tout le sujet de son œuvre chrétienne, le thème invisible ou visible qui soutient tous les chants et les relie dans leur diversité. Le christianisme sauve, il travaille à sauver : c'est son office et sa raison parmi les hommes. L'enfant prodigue a pleuré : il a été sauvé, il est rentré en grâce et en amour. Or il y a un enfant prodigue parmi les peuples : c'est le peuple français. Dieu ne l'abandonnera pas, ne le condamnera pas :

Peuple, les peuples de la terre te disent léger
Parce que tu es un peuple prompt.
Les peuples pharisiens te disent léger
Parce que tu es un peuple vite.
Mais moi je t'ai pesé, dit Dieu, et je ne t'ai point trouvé léger.
O peuple inventeur de la cathédrale, je ne t'ai point trouvé léger en foi.
O peuple inventeur de la croisade, je ne t'ai point trouvé léger en charité.
Quant à l'espérance, il vaut mieux ne pas en parler, il n'y en a que pour eux.

« Ce dernier mystère de Péguy est encore un chant d'espérance. Mais comme elle est douloureuse cette espérance ; comme nous la sentons sauvée à travers les peines, les usantes amertumes. Non, la force qui sauve ne lâchera jamais l'homme, Péguy l'affirme et le croit ; mais la force qui perd est tenace aussi, infatigable en sa besogne. Elle dégrade, elle abaisse. Elle ne détruira jamais l'homme ; mais elle l'atteindra, elle l'abîmera jusqu'en son cœur ; elle lui infligera une salissure dont les saints mêmes ne seront pas exempts : car les saints, ayant été des hommes, ont été des pécheurs. Tous l'ont été d'abord, sauf ces enfants élus, ces Saints Innocents auxquels Péguy a dédié son mystère, et que la faveur divine a introduits au ciel presque furtivement avant qu'ils n'aient connu la vie et le combat.

O saints innocents sera-t-il dit que vous serez et que vous êtes
Les seuls innocents.
Sera-t-il dit quil y a dans la vie et dans l'existence de cette terre, une telle amertume, une telle lassitude,
Une telle ingratitude,
Une telle flétrissure,
Un tel voilement,
Un tel irrévocable vieillissement de l'âme et du corps,
Une telle marque, de telles rides ineffaçables,
...Un tel pli de mémoire, d'impuissance d'oublier,
...Un tel pli de blessure au coin des lèvres
Que les plus grandes saintetés du monde n'effaceront jamais ce pli.
Et que les plus grandes saintetés du monde ne vaudront jamais
Les lèvres sans pli, les âmes sans mémoire, les corps sans blessure.
De ces grands saints et de ces grands martyrs qui ne quittèrent le sein de leur mère.
Que pour entrer dans le royaume des cieux,
Et qui ne connurent rien de la vie et ne reçurent de la vie aucune blessure
Que cette blessure qui les fit entrer dans le royaume des cieux.

« Les seuls innocents ! Péguy leur dédie son mystère, qui dans son œuvre est le dernier.

« Péguy, lorsqu'il a terminé, publié son mystère (mars 1912), se remet à composer des sonnets, et il attend en exerçant ainsi sa main qu'un hasard lui ramène l'occasion d'un livre. Et voici le hasard : un maître de ses premières années, un instituteur d'Orléans, lui apporte un *mémoire sur l'Enseignement primaire et ce qu'il devrait être*. Péguy accepte aussitôt cette copie provinciale. Il lui plaît de se souvenir de sa jeunesse qui s'éloigne ; il lui plaît de faire accueil et politesse à ce vieux maître d'école auquel il doit

beaucoup, de lui donner une place dans ses *Cahiers* et d'imprimer sa prose républicaine à côté de sa prose chrétienne. Péguy saisit toujours toutes les occasions de rappeler, dans cette France où les divisions s'approfondissent et s'aggravent, où les formules de divisions semblent acquérir une autorité quasi religieuse, une force obligatoire, la notion de l'unité réelle qui, méconnue, subsiste, et garantit l'existence de la France. Le rappel de cette unité déplaît à tous, car tous sont prisonniers dans leur parti. Péguy ne se laisse pas détourner par l'insuccès, et l'avenir, un imminent avenir va prouver que ce n'est pas à une chimère qu'il s'est attaché, mais à la plus utile, à la plus active des réalités.

« Il écrit quelques pages de souvenirs : sur son enfance, ses maîtres, sur cet humble peuple qu'il a connu, touché, ce vieux peuple français « où il y avait « une telle justesse d'âme, où tout était une tradi- « tion, un enseignement, où tout était légué, où tout « était la plus sainte habitude ».

« Péguy suit sa pensée ; du passé qu'il évoque il revient au présent qui le presse : il parle de cette vie moderne qu'il a rencontrée si mauvaise et lassante au sortir de cette enfance si belle et presque antique ; il parle sans amertume ni plainte ; sa prose est empreinte d'une sérénité triste ; son ton est grave et calme et nouveau dans son œuvre ; et avec ce calme, avec cette gravité il ramène sur nous le sentiment de la pesanteur non pas accablante mais tragique de la vie. *Il faut sauver ; comment faut-il sauver ? Que faut-il sauver ?* Entendons toujours cette affirmation, ces interrogations anxieuses qui inspirent l'œuvre de Péguy, qui la traversent et la dominent. Quand ce n'est pas l'âme qu'il faut tirer de ses périls secrets, c'est le pays qu'il faut tirer de ses périls publics. Lourde charge ; l'Etat français moderne est stérile et dur : il se désintéresse des familles, des métiers, des croyances,

de la patrie enfin, et il faut que les humbles et bons Français, artisans, professeurs, agriculteurs, ingénieurs, fassent durer, malgré les résistances, leurs familles, leurs métiers, leurs croyances, et la France même. Il faut qu'ils soient citoyens, sans reposer jamais, et qu'à toute heure ils soient prêts à être des soldats. C'est une dure vie, et insoutenable à la longue. « Puisqu'à « notre corps défendant, dit-il, nous avons fait cette « longue expérience des hommes, nous sommes com- « me tout le monde, nous voulons au moins que notre « vie ne soit pas toute perdue, nous voulons qu'une « si cruelle expérience serve au moins à quelque cho- « se... Quand un homme a manqué sa vie, il n'a plus « qu'une idée, c'est que ses enfants ne recommencent « pas... Nous avons été continuellement trahis par « nos maîtres et par nos chefs. A aucun prix, nous « ne souffrirons que nos enfants soient trahis à leur « tour par les mêmes maîtres et par les mêmes chefs... « Nous serons plus courageux pour nos enfants que « nous ne l'avons été pour nous-mêmes. »

« Péguy écrivait ainsi en 1913. L'Allemagne venait de décider ses armements immenses, la France discutait les siens, et la paix devenait si pesante qu'on la distinguait à peine de la guerre. « La guerre est la « guerre et la paix est la paix, écrivait Péguy. Mais « que dire de cette situation que l'on nous a faite, où « l'on nous demande constamment les deux ensemble, « où l'on nous demande constamment de cumuler, de « supporter à perte de vue les misères planes de la « paix et en même temps d'être constamment tendus, « d'être constamment prêts pour les misères imminen- « tes de la guerre... Nous avons toutes les charges de « la paix et pour ainsi dire toutes les charges de la « guerre... Il est de toute évidence que nous assistons « à des événements comme on n'en avait jamais vu et « que nous avons l'impression que nous allons culbu- « ter sur des événements d'une amplitude inouïe. »

L'ÉDUCATION CHRÉTIENNE DU GÉNÉRAL PERSHING

Le général John-J. Pershing, chef du corps expéditionnaire américain en France, reçut dans son enfance l'instruction religieuse d'une école du dimanche méthodiste. Son frère, homme d'affaires de Chicago, a dit (d'après le *San Francisco Chronicle*) :

« J'attribue les beaux traits de caractère de mon frère à notre précoce et stricte éducation chrétienne. Notre mère était une ardente et pieuse méthodiste. Nous avions en famille la lecture de la Bible et la prière et nous observions le jour du Seigneur. »

Il raconte un incident illustrant les scrupules de conscience et de loyauté du futur général :

« Une des qualités de mon frère a toujours été la véracité absolue. Il fut toujours d'une franchise sans aucun détour. Un dimanche, une troupe de garçons, dont il était avec moi, allèrent se promener. Quand nous longeâmes le verger de Margrave, les pêches paraissaient bien tentantes. En vrais garçons, nous grimpons sur les arbres et remplissons nos poches... Mais à la nuit, John et moi nous causions de l'affaire, et John insistait pour la raconter ensemble à notre père. « Même s'il devait nous faire arrêter, dit-il, cela « vaudrait mieux que garder cette faute sur nos « consciences. » Aussi, le lendemain matin, nous allions trouver notre père et John faisait notre confession. Rien ne nous arriva, que d'en être bien soulagés !... »

LES POTIERS D'AVOCOURT

La grande tourmente, fatale aux monuments, aura donné à quelques fouilleurs une aide imprévue. En Orient, la main-d'œuvre militaire permet de mener à bien certaines recherches dont l'Académie des Inscriptions suit et apprécie les résultats. Sur notre front, les

découvertes sont moins riches. Cependant les lecteurs du *Bulletin des Armées,* plus nombreux que ne le pensent les auteurs de sa suppression, se souviennent des consultations données par M. Babelon aux soldats qui, en décapant une tranchée, avaient trouvé un dépôt monaitaire. On nous a aussi raconté que, dans une localité voisine des marais de Saint-Gond, une grotte funéraire a livré ses secrets aux archéologues locaux grâce à un obus allemand qui en défonça la voûte (1).

Ceux qui ont combattu sur la rive gauche de la Meuse connaissent le petit village de Lavoye, étendu dans la triste vallée de l'Aire. Les troupes descendant de la cote 304 y ont vécu le repos médiocre d'un cantonnement peu confortable. — A l'extrémité du village, voici le logis du médecin rural, le docteur Meunier, qui partage son temps entre le soin des malades et l'étude de la céramique gallo-romaine. Cet homme de bien, qui est aussi un patriote cruellement éprouvé, a transformé une salle de sa modeste demeure en un précieux musée. Des chefs glorieux l'ont habitée. Bazelaire et Maud'huy vivaient chez le docteur Meunier qui, entre deux batailles, leur racontait, avec la flamme d'un amoureux, le passé de son Argonne.

Le territoire de Lavoye, situé au pied des bois, était, à partir du règne de Domitien, le siège d'une cohorte de la 21e légion, qui possédait d'excellents ouvriers de métiers. Le sous-sol contenait l'argile et le sable propres à la confection de la poterie, les forêts étaient proches, ainsi que les gisements de *gaize* ou pierre morte, sorte de grès vert très réfractaire dont le surchauffage vitrifie la surface sans en désagréger la masse.

Les ateliers qui furent créés et dont le temps de grande prospérité s'étend du premier au troisième siè-

(1) Ch. Le Goffic, *La Guerre qui passe.*

cle, ont fourni au docteur Meunier un vaste champ de travaux. Les vases qu'il a découverts portent sur leur fine pâte rouge orange une ornementation exquise, où l'on peut identifier plus de 500 poinçons décoratifs défférents.

Toute la France a passé en 1916-1917 sur la route de Clermont à Fleury-sur-Aire. Nombreux sont ceux qui ont remarqué la silhouette du vieillard penché sur le sol qu'il fouillait avec la lame d'un couteau pour ne pas détériorer les vases délicats entourés de leur gangue argileuse. Parfois les médecins et les infirmiers des ambulances de Froidos venaient aider ses minutieuses recherches, dans l'espoir souvent satisfait d'exhumer une marque de potier non encore cataloguée.

Le docteur Meunier entretenait souvent ses disciples d'occasion des destructions que les récents bombardements avaient fait subir aux établissements céramiques de la forêt de Hesse et surtout à ceux d'Avocourt.

Avocourt, pauvre village mort, dont les pierres achèvent de fondre dans les marécages de la Buanthe. Nos premières lignes serpentaient autour des ruines, alors que celles de l'ennemi suivaient les lisières des bois de Cheppy et de Montfaucon. Dominé à l'Ouest par Vauquois, séparé de la cote 304 par le plateau tragique de Favry, Avocourt fut le théâtre de sauvages combats et les ravins qui l'environnent ne sont plus qu'un chaos d'entonnoirs, retourné et brûlé tous les jours par de nouvelles rafales.

Dans le blason populaire meusien les habitants d'Avocourt portaient le surnom de « popots ». On les voyait aux marchés d'alentour vendre terrines, jattes, écuelles, cruches d'argile brute ou teintée de jaune vert ou brun par un grossier émail au plomb.

C'étaient les descendants dégénérés des céramistes gallo-romains dont la production raffinée atteste

qu'Avocourt fut un centre riche et pacifique. La cité industrielle s'étendait dans le tragique *no man's land,* entre les lignes, vers le ravin de la Noire-Fontaine et près du pont des Quatre-Enfants. On y découvrait jadis des vases élégants, de technique savante, dont les artisans avaient subi l'influence des maîtres d'Arezzo, d'Auvergne et du Rouergue.

Toutes ces pièces fragiles sont pulvérisées dans le sol qui les protégeait depuis quinze siècles.

La guerre semble rendre plus rapide la fuite des âges. Elle jette pêle-mêle dans le plus lointain passé Serenus, le meilleur potier d'Avocourt, avec les cloches d'argent que les bûcherons entendaient sonner dans les puits de la forêt de Hesse, — l'histoire avec la légende.

Les chercheurs d'emblèmes spirituels se tournent vers la seule image qui demeure debout dans Avocourt. Le Christ de fer forgé, scellé sur la margelle de la fontaine, se dresse au milieu des décombres sordides, parmi les tranchées, dans les réseaux barbelés; ses bras décharnés s'étendent et son regard s'arrête sur le *Champ du Potier.*

OSSIAN ET L'OSSIANISME

Ossian a sur Homère un avantage. On sait maintenant qu'il n'a jamais existé, tandis qu'on discutera longtemps encore sur la question de savoir si Homère n'est pas le nom collectif d'une pléiade d'aèdes qui auraient composé l'*Iliade* et l'*Odyssée.*

Comment donc a pu se produire une des mystifications littéraires les plus étonnantes de tous les temps ? Vers le milieu du XVIIIe siècle, nous dit M. Bellessort dans la *Revue hebdomadaire,* le bruit se répandit en Europe que les Celtes d'Ecosse qui parlaient le gaëlique avaient eu un Homère. Il s'appelait Ossian. « Il était aveugle comme l'autre. Comme l'autre, il s'accompagnait sur la lyre. Il avait une sorte de majesté

sauvage. Sacré par le génie et sacré par la douleur, les cheveux et la barbe blanchis, on le voyait souvent assis sur un roc devant un torrent ou devant un abîme. Il était le compagnon des tempêtes, l'ami des tombes solitaires et de l'étoile du soir, le voyageur des immenses bruyères sous la nappe froide de la lune ou sous l'orbe sanglant du soleil... »

Où donc cette légende a-t-elle pris naissance ?

En 1775, un homme de lettres écossais, John Home, avait fait la connaissance d'un jeune précepteur nommé Macpherson qui lui avait soumis un premier essai poétique, *le Higlander*. Ce jeune homme avait de l'ambition et se voyait déjà couronné de lauriers. Home lui demanda s'il savait le gaëlique et, comme Macpherson lui traduisait de mémoire quelques fragments de ballades qu'il avait entendus de la bouche des paysans, Home le pria de lui écrire ces traductions.

Macpherson essaya de se dérober : il eût préféré qu'on lui demandât de ses vers. Mais Home insiste et alors il s'exécute et lui confectionne avec ses souvenirs un combat entre Ossian et Dermid qui n'avait jamais eu lieu que dans son imagination.

Dès lors, le sort en fut jeté. Macpherson, qui avait créé de toutes pièces Ossian, se trouva rivé à perpétuité à l'être légendaire sorti de son imagination. Et alors coup sur coup, sur les demandes de ses admirateurs, il se mit à publier de l'Ossian à jet continu sous des titres divers, *Fragments de poèmes gaëliques*, puis *Fingal*, puis *Temora*. Et le nombre de ses admirateurs croissait avec l'abondance de ces poèmes dont nul ne songeait à contester les sources.

Mais si Macpherson fut coupable de tricherie, il a été, par ses contemporains, encouragé, poussé, aidé dans son mensonge en même temps qu'il était soutenu par des traditions celtiques qui avaient elles-mêmes une grande valeur. Les poèmes fabriqués par Macpherson ont eu une influence considérable sur les

lettres et plus particulièrement sur tous les chefs du mouvement romantique. Chateaubriand, le premier, fait p ser dans la littérature tout ce qu'elle pouvait recevoir d'Ossian. « Il y prend des indications de paysages encore plus désolés et plus sauvages que ceux de sa Bretagne pour en faire tour à tour le fond d'un tableau religieux et le cadre de son inquiétude. »

Lamartine a proclamé jusqu'à sa mort son admiration et sa reconnaissance pour le prétendu Ossian. C'est à lui qu'il doit, dit-il, une partie « de la mélancolie de ses pinceaux... » « Je m'en assimilerai involontairement le vague, la rêverie, l'anéantissement dans la contemplation, le regard fixé sur des apparitions confuses dans le lointain. » Victor Hugo, lui, échappe à la contagion ossianique ; mais l'*Etoile du Soir*, de Musset nous offre dans ses douze premiers vers « la meilleure traduction d'Ossian qu'on ait jamais faite..» Vigny subit aussi cette influence dans la *Veillée de Vincennes*. « C'est, dit M. Van Tieghem, de l'Ossian filtré, épuré, sublimé par une imagination de vrai poète. »

Mais déjà, avec Leconte de l'Isle, nous voyons apparaître, si l'on peut dire, une sorte d'ossianisme honteux dans les *Poèmes barbares* et notamment dans le *Barde de Temrah*. Il est bon d'ajouter qu'à cette époque la critique s'était éveillée. La supercherie avait été dénoncée. « Ossian, dit M. Bellessort, avait perdu tout son prestige et même son nom. Il s'appelait Macpherson, et c'est pour cela qu'il n'avait plus d'amis et que ses admirateurs d'hier ne voulaient plus le connaitre. »

LA BOHÊME ET LA LIBERTÉ RELIGIEUSE

Samostatnost, « l'Indépendance tchéco-slovaque » (Paris, 34, rue Bonaparte), a publié, dans son numéro du 24 août dernier, une note dont nous détachons le passage suivant :

« A la demande de Jean Janecek, secrétaire de la *Ligue slovaque en Amérique,* laquelle désirait savoir comment sera réglée la question religieuse dans l'Etat tchéco-slovaque, le professeur T. G. Masaryk a donné cette réponse : « Dans l'Etat tchéco-slovaque règnera pleine liberté religieuse et respect pour toutes confessions. » C'est donc la fin de la trop fameuse distinction légale entre religion reconnue et religion tolérée qui permettait, dans la vieille Autriche, tant d'abus. »

Ajoutons que M. Thomas Garrigue Masaryk est né en Moravie, qu'il est un homme de science, qu'il est entré tard dans la vie politique et qu'il est âgé de soixante-huit ans. On nous le présente comme « très religieux », suffisamment religieux pour abominer toute profanation des sentiments religieux et donner résolument la préférence à un athée contre quelqu'un qui abrite la poursuite de ses intérêts sous le manteau de la religion.

 

COIN DES NOUVELLES

FÉDÉRATION UNIVERSELLE

La mort de Charles Grauss a éveillé, dans le monde entier, un écho douloureux chez tous les amis de notre Fédération. Nous avons déjà mentionné bien des messages reçus. Notons aujourd'hui qu'il nous en est venu d'autres témoignant tous d'une intense communion dans le deuil et dans l'espérance. Signalons une lettre émue du président de la Fédération universelle, le docteur Karl Fries. Nous avons été aussi très touchés de recevoir, le 26 novembre, un télégramme signé de MM. Galland, secrétaire-général de la Fédération argentine, de M. Camerini Zabban et d'un troisième nom dont la transmission a été inintelligible. Il nous disait la grande douleur éprouvée par l'Association de Buenos-Ayres en apprenant la mort de Charles Grauss et exprimait à la Fédération française une profonde et fraternelle sympathie. Notre président a répondu à ces messages.

AUSTRALIE

Cette année, à la Conférence d'été tenue à Mittagong, il y a eu 203 assistants dont 50 hommes. On insista tout particulièrement sur le côté pratique des problèmes de la vie. Trois études furent consacrées aux sujets suivants : « La civilisation moderne a-t-elle fait faillite en Occident ? « Les causes du mal », « La vraie base de la civilisation ». D'autre part, les leaders des études missionnaires mirent en

lumière l'inefficacité de la civilisation orientale et montrèrent ce qui résulte trop souvent du contact des deux civilisations quand aucun idéal chrétien ne sert de trait d'union. Chaque jour la méditation du matin avait pour centre un fragment du Sermon sur la Montagne.

GRANDE-BRETAGNE

Le 16 novembre, à l'occasion de la signature de l'armistice, nous avons reçu de M. Tissington Tatlow un message vibrant au nom de nos camarades de Grande-Bretagne et d'Irlande. Il y a été répondu par notre président.

Nous donnons ici — après lui en avoir demandé l'autorisation — les passages essentiels d'une lettre écrite à un de ses amis par M. H.-L. Henriod, secrétaire de la Fédération britannique pour les Etudiants étrangers :

« Swanwick est le centre de ralliement de toutes les associations chrétiennes d'étudiants en Grande-Bretagne. La guerre, cela va sans dire, a considérablement modifié nos assises annuelles ; mais si les difficultés matérielles vont croissant, si les responsabilités reposent sur un état-major réduit de secrétaires et d'orateurs, l'esprit des conférences n'en reste pas moins excellent et leur action, réduite en étendue, s'accroît en profondeur. Du 9 au 27 juillet, j'ai pris une part active aux cinq conférences organisées par notre Mouvement ; j'ai assisté ensuite comme délégué à la conférence des étudiants chinois qui s'est terminée le 3 août. Les tentes ayant été supprimées cette année, nous avons été obligés de réduire à 350 le nombre des participants à chaque conférence (7 à 8.000

en temps normal), Ne vient pas qui veut à Swanwick, surtout en pleine guerre. Le Mouvement dans son ensemble ne comptant pas moins de 150 associations locales, il a fallu opérer par délégations pour que, dans la mesure du possible, chaque association fût représentée. Il était nécessaire aussi de laisser un certain nombre de places aux visiteurs de marque, à quelques représentants des mouvements des Etats-Unis, du Canada, d'Australie, de Nouvelle-Zélande, actuellement en Grande-Bretagne.

« Organisée parallèlement — avec un certain nombre de séances communes — les « Bible » et « Missionary Conferences » ouvrirent la série. Elles sont organisées sur le principe de l'étude en commun, en groupes de huit à quinze personnes, d'un livre de la Bible ou d'un champ missionnaire. Les cercles d'études sont introduits par des professeurs ou spécialistes de marque. Chaque jour, le programme de la matinée comprend une ou deux conférences et une réunion des groupes : l'après-midi est réservée aux sports, aux promenades, jusqu'à l'heure du thé. A 5 heures, le travail sérieux reprend ; les soirées sont consacrées à des sujets généraux (Foi et Connaissance, l'Esprit de crainte, Impulsion et discipline, Communion des saints, etc.). Cette année, les orateurs du soir furent tous des secrétaires du Mouvement.

« A la Conférence missionnaire, on étudia l'Afrique. Un missionnaire du Congo donna quatre causeries sur la religion des peuples primitifs. Un laïque — autorité des questions africaines — parla de la distribution politique de l'Afrique, du Noir comme homme et citoyen de la terre africaine et de ses produits, du Christianisme et de l'avenir de l'Afrique. Il était

intéressant de voir grandir l'attention des étudiants au cours de ces causeries et leur zèle à étudier les sujets qui leur étaient proposés. Le plus zélé et le plus épanoui de tous était un Congolais d'un beau noir d'ébène, étudiant en médecine à Edimbourg.

« La Conférence biblique, outre une série de causeries sur la critique biblique, comprenait deux sujets principaux : la première Epître aux Corinthiens et le livre de Jonas. Pour chaque série, un professeur donnait chaque jour une leçon d'exégèse et de critique au cours desquelles les étudiants posaient des questions et discutaient les conclusions de l'orateur. Ces introductions préparaient les discussions de nos groupes qui, dirigées par des leaders compétents, furent du plus haut intérêt. Nous avons beaucoup appris du livre de Jonas qui, à première vue, ne semble pas se prêter à une utile série d'études bibliques.

« Il y a des raisons de penser que toutes ces réunions auront leurs conséquences pratiques dans les collèges auxquels les membres de la Conférence appartiennent.

« La Conférence générale anglaise rappelle en bien des points nos conférences de l'Europe continentale : même genre de sujets religieux, philosophiques, sociaux et missionnaires au sens large du terme. En effet, depuis la conférence de Liverpool 1912, les besoins du monde non chrétien et ceux des grands centres industriels, la lutte contre l'alcoolisme et la débauche, l'appât du gain, aux Indes, en Afrique, à Londres, à Glasgow, sont envisagés sous un seul angle : celui des « Volontaires » prêts à consacrer leur vie où que ce soit au service du Christ et de l'humanité qui peine, souffre et désespère en dehors des

rayonnements de la vraie lumière. Une heure est consacrée aux membres de la Fédération alignés sur l'estrade ; les délégués des pays étrangers, Chinois, Japonais, Africains, représentants des Indes, de l'Amérique latine, des Balkans, des pays scandinaves (nous avions un Islandais cette année), de la Suisse, de la Belgique, des différents « dominions » de l'empire britannique, sourient un peu émus, tandis que le secrétaire général les présente à l'assemblée qui les acclame. Quelques-uns d'entre eux prononcent un discours, arrêtés net par la sonnette présidentielle lorsque les cinq minutes auxquelles ils ont droit sont écoulées.

« Swanwick rassemble une extraordinaire variété de tendances et de facultés. Nous avions, par exemple, un certain nombre d'étudiants des Ecoles d'art et des « Training Colleges » (qui correspondent à nos Ecoles Normales). Ici, les étrangers viennent de toutes les parties du globe, et le contingent oriental domine les autres. L'élément anglo-saxon, d'autre part, est très composite : les Ecossais et les Gallois ont un caractère bien à eux ; les étudiants d'Oxford et de Cambridge ont un type très différent de celui des étudiants des Universités plus modernes, et enfin, chez les représentants de celles-ci, les Londoniens sont assez différents des étudiants de Liverpool, Manchester ou Southampton. Groupés en compagnies, selon leurs affinités nationales ou locales, les étudiants d'un même centre — mais appartenant à des collèges différents — apprennent à se mieux connaître, ce qui leur permet d'organiser avec plus de cohésion leur activité pendant l'année universitaire. Les concours sportifs, dans lesquels les compagnies rivalisent d'adresse et d'entrain,

cimentent ces liens sans rien enlever à l'esprit d'unité de la Conférence. D'autre part, des réunions de discussions par facultés (médecine, sciences, lettres, arts), ouvertes par des professeurs, permettent aux étudiants de tous les coins de la Grande-Bretagne de discuter les problèmes qui leur sont propres.

« L'on discute et l'on pose des questions à Swanwick. Mais l'on se contente souvent de poser les problèmes et de laisser les étudiants les méditer et en chercher la solution dans des discussions privées ou dans une étude personnelle approfondie du sujet. Cela tient au tempérament de l'Anglo-Saxon qui se prête moins que l'étudiant continental à la spéculation pure et a besoin surtout de conclusions pratiques. A ce propos, il était intéressant d'assister aux réunions de discussions des étudiants en sciences. Deux courants y étaient nettement représentés : les étudiants orientaux, avec leur remarquable facilité d'expression, partaient dans la direction qu'auraient prise des Français ou des Suisses ; les Anglais cherchaient au contraire à ramener la discussion à des questions plus simples, mais plus importantes pour leur activité individuelle ou celle de leur association.

« J'ai mentionné les sports : les parties récréatives sont une des caractéristiques de la Conférence. Elles consistent en tournois de tennis, joués sur les quatre « courts » soigneusement roulées et marquées par le jardinier, parties de cricket ou de golf ou simplement promenades — y compris la visite par quelques groupes d'une intéressante mine de houille qui étend ses ramifications sous la propriété même — remplissent la période entre le dîner et le thé. Une après-midi est consacrée aux concours généraux, suivis d'une iné-

narrable distribution de prix au cours de laquelle les principaux orateurs sont astreints à improviser des discours sur des sujets burlesques. Les jours de pluie, les exercices physiques prennent la forme de concours et de mélodrames, joués avec infiniment d'entrain et de succès par des acteurs auxquels on donne une idée générale de leur rôle et qui s'ingénient à créer des situations les plus comiques. L'humour anglais s'y déploie dans toute sa richesse.

« Ce côté récréatif des conférences paraît, à première vue, quelque peu déplacé et enfantin. A la réflexion, je le trouve singulièrement approprié. Il réagit efficacement contre la tension intellectuelle ou la surchauffe religieuse que ne manquerait pas de provoquer une conférence qui dure une semaine. Grâce à cette réaction, l'étudiant qui a remué à Swanwick plus de questions fondamentales que pendant une année d'études et a passé souvent par d'intenses expériences, quitte la conférence moins exalté et en retire plus de fruits que s'il y avait été sursaturé de « meetings ».

« Les membres responsables des associations locales et des comités généraux — en tout cent à cent vingt personnes — prolongeront de trois jours leur séjour à Swanwick pour assister à la Conférence de Leaders. Pas d'orateurs étrangers. Ce sont les secrétaires qui ouvrent les discussions et président les réunions. Les sujets se rapportent tous à la vie des associations locales, aux idéals à poursuivre. Les soirées sont consacrées aux questions de vie religieuse individuelle. Couronnant la Conférence générale, cette retraite permet aux participants de dégager l'essentiel des impressions reçues, d'échanger leurs expériences sur les questions qui les préoccupent, de comparer les

progrès réalisés dans leurs associations et de mieux comprendre la raison de leurs insuccès dans tel ou tel domaine.

Tandis que la Conférence de « Leaders » battait son plein, quelque deux cents normaliens et professeurs de leurs collèges faisaient leur apparition pour prendre part à la « Training College Conference ». Avant la guerre, une conférence semblable avait eu un brillant succès. La tentative n'avait pas été reprise jusqu'ici. Il valait la peine, en dépit des temps difficiles, de faire un nouvel effort pour répondre aux besoins d'une branche importante du Mouvement britannique. Les normaliens poursuivent leurs études dans des conditions particulièrement défavorables (programmes surchargés, organisation passablement démodée et très stricte des collèges-internats pour instituteurs et institutrices) ; ils connaissent peu ou pas les joies de la vie de l'étudiant universitaire. L'originalité de la conférence consiste en ce que, chaque jour, une heure est consacrée à des « meetings » séparés, professeurs d'un côté, étudiants de l'autre, où l'on étudie les mêmes questions. Cette division rend la discussion plus facile et plus libre. Ils se retrouvent ensuite pour se faire part des conclusions auxquelles ils sont arrivés. Les questions d'éducation et ses rapports avec le christianisme, la psychologie de l'enfant et la formation de son caractère forment l'essentiel de leur programme. Professeurs et normaliens quittent Swanwick plus convaincus de la grandeur et de l'importance de leur tâche d'éducateurs, vue sous un angle nouveau, dans un esprit de joyeuse camaraderie, loin de la monotonie de leurs salles de cours, contrastant heureusement avec l'aridité de leur enseignement quotidien.

« C'est à tort que l'on prend l'Anglais pour un être méthodique, agissant d'après des plans soigneusement élaborés. Cela est beaucoup plus vrai de l'Américain. Lorsqu'il s'agit de faire face à une difficulté imprévue, l'Anglais excelle. Il se ressaisit, improvise et va de l'avant, alors que d'autres abandonneraient la partie. L'étude de l'histoire anglaise et maints épisodes de la guerre actuelle en fournissent la preuve. Il fallait une forte dose du génie d'improvisation et de ténacité pour surmonter les difficultés qui se heurtaient à la réalisation de nos conférences cette année : horaires des trains réduits au minimum, voyages plus coûteux que jamais, aménagement matériel et surtout problème de nourrir des centaines de délégués en ces temps de rationnement et de cartes de toutes sortes, réduction du nombreux personnel de Swanwick à quatre ou cinq personnes seulement. Pour sortir de cette dernière impasse, on avait fait appel aux étudiantes de plusieurs collèges. Une douzaine d'entre elles acceptèrent avec entrain. Pendant trois semaines, elles se levèrent à l'aube pour procéder au nettoyage de la maison et préparer . un substantiel déjeuner. Les unes passaient ensuite le plus clair de leurs journées à servir à table et à nettoyer services et vaisselle, d'autres avaient la charge des chambres à coucher. De temps à autre, elles pouvaient assister à une réunion ou à un cercle d'étude ou prendre part à nos récréations. Leur travail ne fut guère facilité par l'épidémie d'influenza qui atteignit étudiants, secrétaires et orateurs. Certains jours, il n'y avait pas moins de vingt repas à porter à ceux qui se morfondaient au fond de leurs lits. Les médecins de la conférence eurent aussi pas mal de besogne. Pour ces étudiantes habituées à être servies,

l'expérience de Swanwick fut particulièrement intéressante. Le problème social prit à leurs yeux un aspect tout nouveau et vraiment expérimental. Cette expérience, les participants masculins de la conférence n'eurent pas l'avantage de la faire, leur contribution ayant été limitée à faire de leur mieux leur lit chaque matin.

« Il est difficile de tirer les conclusions d'une série de conférences comme celles dont je viens de vous parler. Les impressions d'un habitué manquent nécessairement de la fraîcheur et de l'enthousiasme qu'exprimerait un délégué assistant pour la première fois à une conférence d'étudiants chrétiens. Pour tous, Swanwick fut une force : pour les uns, ce fut le stimulant dont ils avaient besoin, particulièrement en cette année de guerre où la force brutale, les appétits matériels, la désorganisation des aspirations civilisatrices semblent avoir relégué à l'arrière-plan les principes d'amour et les puissances spirituelles. Il fut réconfortant de constater une fois de plus que Dieu est à l'œuvre et qu'Il intervient lorsque nous nous remettons à Lui. Pour d'autres, Swanwick fut une révélation et un point de départ nouveau pour leur vie religieuse qui, jusque-là faite de traditions, de notions ou d'expériences parfois contradictoires, de luttes morales, de difficultés intellectuelles, n'avait point encore trouvé son assise inébranlable.

« Swanwick eut sur plusieurs de nos étudiants étrangers une influence remarquable. L'un d'eux me disait le dernier jour : « Je n'y comprends plus rien. « Je croyais connaître les étudiants anglais et je n'en « avais pas une très haute opinion. J'ai découvert « qu'ici il y en a de très sympathiques, aux vues lar-

« ges, s'intéressant vraiment aux questions humaines « fondamentales. Leur conception du christianisme « est si nouvelle pour moi ! Une véritable puissance « spirituelle se dégage de vos réunions. »

« Je viens de recevoir les lignes suivantes d'un étudiant sud-américain : « ...Je n'oublierai jamais ces « journées — trop courtes, hélas ! — passées à votre « Conférence générale, journées de joie, de détente et « d'expériences inexprimables. J'en moissonne abon- « damment les fruits aujourd'hui. Elles furent emprein- « tes d'une atmosphère unique de fraternité interna- « tionale et de vie religieuse. J'y ai rencontré des « personnalités remarquables. Ma conscience me con- « traint à vous écrire et à vous remercier chaleu- « reusement de m'avoir convié à Swanwick... »

« A peine rentré en Ecosse, un autre étudiant parla de Swanwick à tous ses amis et m'écrivit pour obtenir les clichés nécessaires pour une causerie avec projections lumineuses. Lui et ses camarades étaient restés jusqu'ici très réservés à l'égard du Student Movement. Ce changement d'attitude nous permet d'entrevoir d'heureux développements dans un milieu où nous n'avions guère pénétré.

« Nous avions obtenu une délégation d'étudiants serbes à nos conférences. L'un de leurs prêtres avait accepté de les accompagner après s'être fait quelque peu prier. Saisi par l'esprit qui régnait à Swanwick, ce jeune prêtre, malgré sa réserve naturelle et la difficulté qu'il avait à s'exprimer en anglais, vint me dire, à la veille de nous quitter, combien des conférences semblables et une association serbe dans le genre de la nôtre étaient exactement ce dont la jeunesse de son pays avait un criant besoin. « Je voudrais, ajouta-t-il,

« que tous les étudiants serbes en Angleterre vinssent « à vos Conférences. Pourquoi n'en avez-vous pas « davantage cette année ?... Il faut qu'ils fassent « aussi l'expérience d'un christianisme agissant ! »

« Son vœu est en train de se réaliser. A mon retour à Londres, j'ai eu le privilège de prendre part à la séance de fondation d'une Association chrétienne de Jeunes Gens dont les branches locales en Angleterre comprennent les étudiants et collégiens serbes, qui, après avoir survécu à la lugubre et mémorable retraite à travers l'Albanie, ont trouvé refuge en Angleterre et en Ecosse. Cette Association va entrer en relation avec l'œuvre que la Fédération française poursuit parmi les milliers de jeunes Serbes en France. Ensemble, une fois la guerre terminée, ces deux groupements comptent établir dans leur patrie libérée une nouvelle branche de la Fédération Universelle chrétienne d'Etudiants.

« Il y a dix ans, parmi les étudiants chinois en Grande-Bretagne, deux ou trois seulement osaient affirmer leurs convictions chrétiennes. Ils se réunissaient chaque semaine pour prier et étudier la Bible en commun. L'un d'eux, aujourd'hui docteur dans un important hôpital de Londres, était la figure centrale de la Conférence chinoise (Swanwick, 29 juillet, 3 août). Nous étions soixante-dix participants environ, dont deux ou trois Européens seulement. Organisée par l'Association chrétienne chinoise d'étudiants, en collaboration — pour la première fois — avec l'Association générale des étudiants chinois, cette conférence avait des sujets religieux à son programme (la vie de Jésus, le Christ et la Chine, le christianisme et les réformes sociales), et d'autres d'un caractère plus gé-

néral. Un étudiant, à la veille d'obtenir son doctorat en sciences, nous donna une captivante causerie sur la géologie chinoise. C'était un spectacle du plus haut intérêt que celui de ces étudiants jaunes, groupés autour de leur camarade spécialiste d'une science presque inconnue en Chine, l'obligeant à prolonger son exposé au delà de l'heure prévue au programme, l'applaudissant avec orgueil et enthousiasme. Formés à l'école anglaise, mes hôtes chinois consacrèrent tous leurs après-midis à des concours sportifs. Ils s'y adonnèrent avec autant d'application qu'à leurs études. Le dernier jour, une distribution de beaux prix (plusieurs coupes d'argent) récompensèrent les heureux vainqueurs. Nous eûmes aussi un concert ; au programme : musique européenne, chants chinois, monologues et charades se succédèrent au milieu de la joie générale exprimée par de vraies cascades de rires.

« Timides et réservés, les Chinois n'aiment pas à faire parade de leurs sentiments et ne parlent pas volontiers des questions qui les préoccupent le plus. Ils dissimulent leur vraie personnalité derrière une façade de superficialité et de gaieté s'exprimant volontiers par des trilles de rires. A plusieurs moments de la Conférence, j'eus la perception très nette que, sous le vernis joyeux de leur vie à Swanwick, se trouvait un intense désir de vérité, une vie de prière et de luttes. Ce fut le cas en particulier lorsqu'ils discutèrent le problème des étudiants rentrant en Chine. Tous ceux qui prirent la parole — et très spécialement les étudiantes — firent preuve d'un patriotisme large, d'une compréhension remarquable des difficultés qui les attendent, des devoirs et des responsabilités que leur situation privilégiée leur impose.

« L'action des étudiants chrétiens sur leurs camarades bouddhistes ou agnostiques est marquante : ils prêchent peu en paroles mais agissent par leur exemple. Un Chinois non chrétien me disait, il y a quelque temps : « Je ne crois pas en Dieu, et le christianisme « que je vois ne me satisfait guère ; mais l'attitude et « la vie de mon ami X. m'obligent à croire malgré moi. »

« Le dernier jour de la Conférence, le président de l'Association générale des Etudiants chinois (un bouddhiste), rendit un beau témoignage au comité de l'Association chrétienne et, en particulier, à son président. Dans son discours de clôture, il dit entre autres : « Nous autres, non chrétiens, remercions vive« ment les organisateurs de cette Conférence. Leur « attitude à notre égard est la preuve d'un christia« nisme mis en pratique : il nous inspire respect et « admiration... »

INDES

L'an dernier, dans un camp de vacances, se fonda une association des Etudiants de Madras (Madras Student Fellowship). Le groupe comptait alors vingt-deux membres qui continuèrent à se réunir tous les quinze jours pour la prière et la discussion. En fin d'année scolaire, on avait atteint le chiffre de cinquante-deux. Parmi les méthodes de travail de cette association figurent, à côté de l'étude biblique, l'étude et l'action sociales, et la correspondance entre membres. Chaque étudiant est invité à se rendre compte, d'une façon toute particulière, de l'activité de son Eglise locale et à participer à cette activité. A noter la résolution prise d'être à Madras avant la réouver-

ture des cours pour organiser et rendre plus effective l'aide fournie aux nouveaux étudiants dès leur arrivée.

RÉPUBLIQUE ARGENTINE

Une intéressante « Conférence d'été » a eu lieu en janvier dernier à bord du bateau *Rivadavia* dans la région peu explorée du Delta. Elle réunissait trente et un étudiants et professeurs des Universités de Buenos-Ayres et de la Plata. L'un d'eux raconte, dans le *Foreign Mail,* cette originale croisière. Le voyage dura six jours. Une saine gaieté régna constamment, à la grande surprise du capitaine, peu habitué à une belle tenue chez ses promeneurs ordinaires. Chaque jour, on faisait escale en un point plus ou moins ignoré de la côte et les tournois athlétiques, quotidiennement, alternaient avec les discussions philosophiques.

On étudia en commun « les principes d'une démocratie moderne et chrétienne » et ces hommes, exerçant ou appelés à exercer bientôt une grande influence dans leur pays, prirent la résolution d'appliquer et de répandre autour d'eux ces principes qu'ils faisaient leurs.

A la demande des assistants, M. Ewald prononça une allocution sur : « Le secret du bonheur individuel ». Ce fut « un magnifique témoignage personnel » en faveur du Christ « ami toujours présent, source de force et d'inspiration ».

Avant de se séparer, les « citoyens de la république rivadavienne » se promirent d'avoir des réunions régulières au cours de l'année. Et, au bout de quelques mois, l'enthousiasme né à bord du *Rivadavia* avait déjà

vivifié les Associations d'Etudiants de la Plata et de Buenos-Ayres.

En juillet dernier, a paru le premier numéro d'une revue mensuelle, *El Estudiante latino-americano,* publiée en espagnol et en portugais sous la direction du Comité pour l'entente amicale parmi les étudiants étrangers (Committee on friendly relations among foreign students).

SUISSE

Un camp de vacances ouvert aux Etudiants chrétiens de l'ensemble de la Suisse a pu, malgré l'épidémie, se tenir du 15 au 29 août, à Iseltwald, l'idyllique village des bords du lac de Brienz. La pension Stucki, depuis longtemps dirigée dans un esprit chrétien, avait été mise à la disposition des organisateurs ; les étudiants y logeaient, tandis que les étudiantes, également nombreuses, avaient été casées dans les familles du village. Le ménage commun a été dirigé par des dames de bonne volonté avec autant de savoir-faire que de dévouement. Malgré la différence des langues et des genres d'études, la plus grande fraternité a régné entre les participants des deux sexes.

Dans un site aussi ravissant que celui d'Iseltwald, les parties de bateau et les excursions de montagne ne pouvaient faire défaut au programme. Mais l'élément intellectuel et spirituel n'y avait point été sacrifié, loin de là. Après le déjeuner, un des étudiants présentait, chaque fois, une courte méditation religieuse. A 9 heures, cours bibliques, dirigés en français par M. le pasteur Vittoz (« Les grandes lois bibliques de la vie ») et en allemand par M. le pasteur J. Schlatter (« L'alliance

de Dieu avec l'humanité »). Ces leçons ont été deux fois remplacées par des conférences avec discussion sur « les Conflits de conscience » et sur « l'Autorité et la Liberté ». A 11 heures, M. le pasteur Hanz Orelli traitait avec l'ensemble des assistants la question suivante : « Le Christ de l'expérience, d'après les expériences réalisées par les premiers disciples. » Le soir, on se réunissait encore, soit dans une salle, soit en plein air, soit sur une barque, pour une causerie sur tel ou tel des sujets étudiés par la Fédération universelle des Etudiants chrétiens.

On a beaucoup chanté dans les deux langues. Pour le dimanche 18 août, on a organisé en plein air, sous les vieux noyers, un culte bilingue auquel les villageois et les internés furent également conviés. Le dimanche 25, on a dû, vu l'incertitude du temps, se réfugier dans la salle communale. Les paysans d'Iseltwald, qui n'ont pas de lieu de culte à moins de sept ou huit kilomètres de la localité, ont été très reconnaissants de l'invitation qui leur était adressée et ils ont suivi autant qu'ils l'ont pu les réunions.

L'Association de Genève s'est installée, le 26 octobre, dans ses nouveaux locaux, 22, rue de Candolle. Le professeur, Lucien Gautier, président du Comité auxiliaire, a présidé à cette occasion une petite séance intime. Le même jour, le Foyer et la Maison des Etudiantes ont fêté l'inauguration de leurs nouveaux bâtiments, 30, avenue Henri Dunant. Le recteur de l'Université, plusieurs professeurs ainsi que de nombreux amis de l'Association étaient présents. Les séances régulières ont repris le mardi soir. L'Université étant encore fermée en raison de la grippe, l'affluence n'est pas très grande ; mais les divers groupes (biblique,

social, missionnaire) profitent de cette fermeture pour pousser plus activement leurs études.

L'Association est passée par une grande et douloureuse épreuve. Son dévoué secrétaire, Louis Robert, lui a été enlevé après dix jours de grippe. Nous recevons sur ses derniers moments les détails les plus émouvants. La veille de sa mort, vers midi, il prononça ces paroles : « Je ne sais qu'une chose, c'est que « Jésus est mon Sauveur » et il ajouta : « Oui, Jean III, 16 : Dieu a tant aimé le monde qu'Il a donné son Fils unique afin que quiconque croit en Lui ne meure point, mais qu'il ait la vie éternelle. » Ensuite, il voulut encore prendre la Sainte-Cène avec ses amis. Après la Cène, il dit encore : « Frères et sœurs, restons tous ensemble » puis, après un silence : « Et maintenant, que ceux qui veulent se retirer s'en aillent en paix, allez en paix. » Ce furent ses derniers moments de lucidité. Il passa l'après-midi dans le délire ; puis, le soir, le cœur faiblit encore, et, à 7 heures et demie, le 8 novembre, il s'éteignit sans combat et sans souffrances.

L'Association de Lausanne avait fait, cette année, de grands projets d'extension et d'activité pratique ; mais toutes les réunions ont été interdites, par suite de l'épidémie, par les pouvoirs publics. Il a donc été impossible d'organiser des conférences et même de reprendre les séances intimes et il est à craindre que toute activité extérieure ne soit suspendue longtemps encore.

Le Comité de l'Union chrétienne américaine a inauguré, à l'avenue Secrétan, un « hostel » pour étudiants offrant chambres et pension à une cinquantaine de jeunes gens. Le restaurant offre les repas à un

prix modique à un beaucoup plus grand nombre d'abonnés et d'hôtes occasionnels. Il est ouvert aux étudiants et aux étudiantes. L'« hostel » comprend aussi un bureau de travail et des cours de dactylographie, de comptabilité, etc. Dans une maison voisine, l'« hostel » a ouvert plus récemment une succursale pouvant accueillir une vingtaine d'étudiantes.

L'Association de Neuchâtel a également souffert de la fermeture de l'Université ; mais, tout en renonçant à organiser les séances habituelles, elle n'a pas suspendu les réunions des groupes d'études. Un groupe s'est donné comme sujet d'enquête : « Les lois bibliques de la vie ». Un groupe d'études sociales est en train de s'organiser.

L'Association de Neuchâtel a été gravement éprouvée. Elle a perdu son ancien président Maurice Lambert, victime de la grippe, le 21 octobre dernier. Quelques semaines auparavant, elle avait perdu un autre de ses anciens présidents, Samuel Bourquin, tombé sur le front de France le 10 septembre. Candidat missionnaire, pasteur en France, il s'était engagé dans notre armée. Il avait épousé, ce printemps, l'ancienne présidente de l'Association de Neuchâtel, Mlle Cécile de Coulon. Nous espérons pouvoir donner une notice biographique sur notre camarade de Neuchâtel, qui est venu partager les souffrances de nos soldats et qui est mort comme tant d'entre eux.

 

AVIS IMPORTANT

L'administration du SEMEUR prie ceux de nos amis qui ne gardent pas la collection du journal de vouloir bien lui envoyer les numéros d'avril et octobre 1918. Elle leur en sera très reconnaissante.

 

Le Gérant : A. COUESLANT

CAHORS & ALENÇON, IMP. COUESLANT. — 21.074

Liste des Groupes d'Etudiants Chrétiens Français

Pour Renseignements complémentaires
s'adresser à Mlle VIGUIER, 41, rue de Provence

Agen. Groupe de Lycéens.
Aix. Groupe d'Etudiants, Groupe de Lycéens.
Alais. Groupe de Lycéens.
Belfort. Groupe de Lycéens.
Besançon. Groupe d'Etudiants et Lycéens. Groupe de Lycéennes.
Bordeaux. Association d'Etudiants, Groupe de Lycéens, Association d'Etudiantes et de Lycéennes.
Caen. Association des Etudiants.
Epinal. Groupe de Lycéens.
Grenoble. Association d'Etudiants,
La Rochelle. Groupe de Lycéens.
Lille. Groupe d'Etudiants,
Limoges. Groupe de Lycéens.
Lyon. Association d'Etudiants, Groupe de Lycéens. Groupe d'Etudiantes et de Lycéennes.
Mâcon. Groupe de Lycéens.
Marseille. Association d'Etudiants, Groupe de Lycéens, Groupe de Lycéennes.
Montauban. Association d'Etudiants, Groupe de Lycéens, Groupe de Lycéennes.
Montpellier. Association d'Etudiants, Groupe de Lycéens, Groupe d'Etudiantes et de Lycéennes.
Nancy. Groupe d'Etudiants, Groupe de Lycéens.
Nantes : Groupe de Lycéens.
Nimes. Groupe de Lycéens, Groupe de Lycéennes.
Paris. Association des Etudiants Protestants, Association des Etudiants en théologie, Société des Amis des Missions, Groupe des Etudiants de l'U. C. J. G. de Paris, Association des Campeurs Parisiens, Association des Elèves de l'Ecole Alsacienne, Association des Elèves du Lycée Janson de Sailly, Association de Lycéens, Association des Etudiantes, Association de Lycéennes.
Rennes. Groupe d'Etudiants.
Rochefort. Groupe de Lycéens.
Rouen. Groupe de Lycéens.
Toulouse. Association d'Etudiants, Groupe de Lycéens, Groupe d'Etudiantes.
Valence. Groupe de Lycéens, Groupe de Lycéennes.
Versailles. Groupe de Lycéens.

BIBLIOTHÈQUE DES ÉTUDIANTS CHRÉTIENS

Questions religieuses.

L'expérience religieuse. H. Bois (épuisé)................	0,30
L'expérience religieuse et le Christ, H. Monnier..........	0,30
L'expérience religieuse et la Bible. Ch. Mercier..........	0,30
Le progrès dans la recherche et dans la réalisation de l'idéal. H. Bois..........................	0,30
Quelques études sur la pensée de Jésus. Charles Grauss.	0,75
Les Psaumes 1re et 2e série. J. Kaltenbach. Chaque série..	0.75
La Prière d'intercession. H. Bois	0,40
« Qui est ma mère et qui sont mes frères ? » W. Monod...	0,30
Le Problème du Mal, H. Bois	0,60

Questions sociales.

L'appel des foules. P. Bosc........................	0,30
La crise du logement. Roger Merlin..................	1 »
L'évolution sociale et la crise du caractère, E.-J Neel.....	0.25

Questions scientifiques.

La matière est-elle vivante ? A. Hollard................	0,30
La matière radiante. M. Abelous, profr à l'Université de Toulouse	0,30
L'origine de la vie et les sciences paléontologiques. Kilian.	0,30

Questions diverses.

L'idée de patrie. F. de Witt Guizot...	0,30
La société des nations. Th. Ruyssen..................	0.30
Le Bilan de la séparation pour les Eglises protestantes. R. Allier..........................	0,50
L'idéalisme dans le droit nouveau. Donnedieu de Vabres.	0,30
L'appel de l'Eglise. Profr Maury......................	0,50

Questions missionnaires.

Etudiants et Missions. E. Allegret	0,30
La Fédération et les missions. D. Couve................	0,30
Le mouvement des Volontaires. Ch. Grauss.............	0,30

L'Œuvre de la Fédération.

Conférence de Lyon (1907)........	1,50
Conférence de Montauban (150 pages)..................	1 »
Conférence de Versailles (Constitution de la Fédération française des Etudiants) 1898/99.................. ...	0,50
Toi, suis moi ! Bordeaux, 2,50. Franco................ ..	3 »
Congrès de Montpellier (1910)	2,75
Congrès de Lille (1911).............	2 »
La Fédération internationale des Et. chrétiens. R. Allier...	0,30
La Fédération française en 1911. Ch. Grauss......... ..	0,30
La Fédération française en 1911-1912. Ch. Grauss	0,30
La Fédération française en 1912-1913. Ch. Grauss......	0,30
La Fédération française en 1913-1914. Ch. Grauss... ...	0,40
Congrès de Constantinople. Edition française......... ..	1,25
Les Volontaires du Christ. P. Maury...............	0,10
Vers l'Unité chrétienne. Ch. Grauss...................	0,30
Nos responsabilités. R. Allier...................... ..	0,30
Le programme des Volontaires (Lyon)	0,60
Sous la tente (Illustrations de Schmied)	3 »
Domino 1912 (Le camp de)...............	0.50
Domino 1913 (Le camp de).	0,60

Périodiques.

Le Semeur. Directeur R. Allier. 1 an	5 »
Notre Revue. Revue des Lycéens chrétiens. 1 an	2,50

Il ne sera répondu qu'aux demandes accompagnées du montant des brochures désirées.

Ajouter pour les frais de port 5 centimes par brochure au-dessous de 0,50, pour les autres 0,20. Tarif double pour l'étranger.

Adresser les commandes à Mlle L. Viguier, 41, rue de Provence, Paris (9e).